

FEMMES ET HOMMES DANS L'ÉGLISE

ISSN 0294-3700

Mots

Mots tus

Motus les femmes

Motu proprio Mots ou

propriétaire La langue

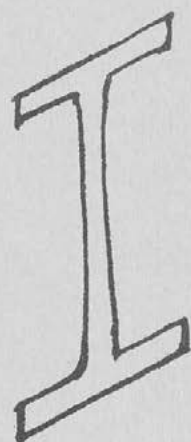
cousue de fil blanc. Parler femme

Parlez femmes et hommes

Oser par les femmes et hommes

dire en chœur à cœur Mots

contre maux Mots nouveaux
pour dire femmes
et hommes



BULLETIN INTERNATIONAL

Trimestriel
SEPTEMBRE 1984

19

FEMMES ET HOMMES DANS L'EGLISE

Bulletin international

SOMMAIRE

Les mots et les femmes, <i>Benoîte Groult</i>	4
Techniques linguistiques et changement social, <i>Alain Fantapié</i>	11
Sexiste... la Bible ?, <i>Claudette Marquet</i>	13
La Bible à l'an vert, <i>Colette Martin-Magnenat</i>	16
Philosophie du langage, <i>Henri-Jacques Stiker</i>	19
Droits et devoirs entre les sexes, <i>Marie-Thérèse van Lunen Chenu</i>	23
Débat avec la salle	26
Féminisation du langage sous presse, <i>Blandine de Dinechin</i>	32
En quête d'une parole enracinée, <i>Francine Carillo-Guelbert</i>	34
Femmes qui font de la théologie, <i>Anne Fortin</i>	36
« Notre héritage est notre pouvoir », <i>Marceline Brun</i>	39
Le Pape et les femmes au Canada, <i>Marie-Thérèse van Lunen Chenu</i>	42
Actualités	45
Bibliographie	49

(Titres et inter-titres de la rédaction).

DÉSIRER ET DÉSIGNER

« L'absence du féminin dans le dictionnaire a pour résultat dans le code l'absence des droits féminins », écrivait vers 1900 Rémy de Gourmont tandis que, 500 ans auparavant, Christine de Pisan, déjà, avait affirmé que le premier droit du « féminin sexe » était l'accès aux études et à l'éducation. Education, droits, parole, ce ne sont que les expressions d'une même dignité. On vient d'en avoir encore la démonstration dans la France de 1984 où une très récente commission de terminologie, chargée par le gouvernement de mettre au féminin ce qui a rapport aux activités des femmes, a suscité des réactions littéralement hors de propos.

On le sait, les femmes participent très nombreuses et parfaitement capables à la vie professionnelle, sociale, politique. Et, évidemment, aussi religieuse. Or notre langue ne s'est pas encore habilitée à les nommer vraiment, à les dire au féminin et, par là-même, à reconnaître leur statut. Compositeur, mécanicien, chercheur, professeur, juge, avocat, contrôleur, expert ou bien ministre, le français ne les désigne que sur le registre masculin. Comme pour signifier bien clairement qu'ici est la norme et là où elles sont parvenues, l'exception. Encore copieuses de l'homme, les femmes, voleuses de ses fonctions, envieuses de ses titres...

La Commission ministérielle a suscité, comme on le dira dans le dossier qu'ouvre ce Bulletin, des tollés qu'on n'aurait plus imaginés possibles. Il n'est pas vain d'y réfléchir. Il n'est pas anodin, en effet, que l'on entende encore prétendre que les changements de la condition féminine doivent s'opérer tout « naturellement », la langue, elle-même, en portant spontanément mais longtemps après au mot à mot la trace. Refuser de reconnaître objectivement la nécessité historique du féminisme, hier et encore aujourd'hui, c'est exactement refuser de reconnaître la nature du sexisme : un préjugé, tel que le définit, comme contraire aux Droits de l'Homme, la nouvelle Convention des Nations Unies.

Des maux, revenons-en donc aux mots, à la fois révélateurs de société et facteurs de changement. Nous avons cherché ce qu'ils avaient à nous dire et ce que nous devons leur faire dire, nous avec vous, des hommes et des femmes partenaires qui s'engagent comme féministes et chrétiens dans une société civile dont l'histoire est socio-culturellement marquée de religion (l'histoire du mot « ministre » par exemple ?) Partenaires... c'est justement là un néologisme et nous n'avons pas non plus de mot pour exprimer, plus profonde que le seul rapport de « partenariat » entre les sexes, cette « mutualité » qui veut donner à entendre que sororité et fraternité s'appellent et se répondent aujourd'hui dans le jeu des différences et similitudes.

C'est une révélation continue et progressive que cette Humanisation à laquelle le féminisme historique apporte enfin sa dimension et son sens anthropologiques. Révélation, un mot que chrétiennes et chrétiens n'ont pas fini de creuser ensemble, l'homme et la femme se désirant et se désignant pour apprendre — pour expérimenter et interpréter — comment moins mal désirer et désigner Dieu/e Cet/te Autre.

FEMMES ET HOMMES DANS L'EGLISE.

FEMMES, PAROLE, SOCIÉTÉ

LES ACTES DU COLLOQUE

DU 26 AVRIL A PARIS

Le 26 avril dernier notre groupe français désireux de s'engager à soutenir les efforts du gouvernement dans la ligne de ceux des Nations Unies pour la Décennie de la Femme invitait à un colloque sur La féminisation du langage et son implication dans le champ éthique et religieux. Les invitations portaient ce simple titre qui en dit long : Femmes, parole, société.

La séance eut lieu à la salle Médicis du Sénat, grâce au marrainage de Madame de Lipkowski et du Comité International de Liaison des Associations Féminines qu'elle préside et dont nous sommes heureux d'être membres. Nous l'en remercions vivement ainsi que celles et ceux qui y ont participé, à commencer par les conférencières et conférenciers, dont Madame Benoîte Groult, présidente de la nouvelle commission ministérielle, et Monsieur Alain Fantapié, directeur de Franterm et de la revue Médias et Langage, ainsi qu'une représentante du Ministère des Droits de la Femme, pour signifier l'intérêt que celui-ci portait à notre démarche. D'autres participants nous témoignaient le même intérêt tant de la part des églises réformées, que de différentes instances, revues ou congrégations catholiques.

La première partie de ce numéro reproduit les Actes du Colloque au Sénat, les exposés et les débats avec les participants.

Une deuxième partie en est comme l'illustration : poèmes, réflexions, informations et bibliographie internationale.

Quant au prochain numéro de décembre, il suivra la même lancée : paroles qui disent les femmes et les hommes partenaires aujourd'hui et qui creusent à partir de là le sens de la Parole incarnée.

Les mots et les femmes

Nous sommes particulièrement reconnaissants à Benoîte Groult d'avoir bien voulu accepter de prononcer la conférence majeure de ce colloque. Plus qu'une autre, elle est connue comme une écrivaine de talent et de conviction. Le féminisme au masculin (1), Ainsi-soit-elle (2), ce sont là des œuvres qui ont marqué et qui disent les très grandes qualités d'humanité de son propos féministe. Nous nous sommes réjouis de lui voir confier la présidence de la nouvelle Commission de Terminologie relative au vocabulaire concernant les activités des femmes.

Mesdames et Messieurs, *Femmes et Hommes*, devrais-je dire pour rappeler le nom du *Bulletin International* qui m'a invitée à venir aujourd'hui. Vous vous demandez peut-être à quel titre je suis ici parmi vous... Il n'est sans doute pas inutile de donner deux ou trois précisions, car je me trouve au fond un peu amateur (encore un mot sans féminin officiel !) au milieu de spécialistes, que ce soit de la langue ou de la théologie.

Personnellement, j'ai reçu une éducation catholique comme la plupart des Français (surtout les filles que l'on mettait dans des écoles religieuses plus volontiers, alors que leurs frères allaient souvent au lycée) et, si j'ai plus ou moins perdu la foi par la suite, ce n'est pas sans relation avec ce qui nous réunit aujourd'hui. C'est en partie à cause de cette éduca-

tion précisément. Je sais maintenant qu'une des raisons dont je n'avais pas pris conscience à l'époque, pas plus que du féminisme d'ailleurs, a été cette absence de la femme dans le message évangélique comme dans la hiérarchie de l'Eglise et dans sa liturgie. J'étais inconsciemment humiliée de voir fonctionner une Eglise sans femmes (dans mon institution religieuse, on disait la messe tous les jours mais je ne pouvais même pas être enfant de chœur), une Eglise où l'image que l'on donnait de cette femme était toujours définie par rapport à l'homme ou à l'enfant ; c'était celle d'une créature soumise et faible, niée dans sa sexualité, ne serait-ce que par le modèle de la Vierge Marie, totalité idéale qu'aucune femme singulière ne saurait incarner.

Ce n'est donc pas au nom de mes compétences religieuses que je suis parmi vous, et c'est peut-être encore moins pour mes compétences linguistiques (car d'autres sont certainement plus diplômées que moi ici, en grammaire ou en philologie).

(1) Editions Denoël-Gonthier, 1977.

(2) Editions Grasset, 1975.

— C'est, je crois, pour ma qualité de féministe et d'écrivaine. En tout cas, c'est à ce double titre qu'Yvette Roudy, Ministre des Droits de la femme, m'a demandé de présider la *Commission de Terminologie pour la féminisation des noms de métiers et de fonctions* (c'est son nom exact) qui est au travail depuis quelques mois et qui va être présentée officiellement ce soir même, au cours d'une conférence de presse. Car, c'est un fait reconnu, l'évolution d'une langue dépend finalement plus de l'usage qu'en font le romanciers, les journalistes..., que des décrets des linguistes qui souvent n'influencent qu'une petite chapelle.

Se battre pour si peu !

L'existence de cette Commission, tout comme la recherche entreprise d'ailleurs par *Femmes et Hommes dans l'Eglise*, va beaucoup plus loin qu'une simple revendication féministe. Ceux qui jugent la féminisation du vocabulaire comme futile ou secondaire méconnaissent l'importance des mots dans la formation d'une identité et d'une image de soi. Jean Paulhan disait très justement : *Les mots sont aussi des idées*. On entend souvent dire : *Un e muet, un suffixe en -esse ou en -ice, est-ce si important ? Pourquoi vous battre pour si peu ?* — Eh bien, si c'est peu de chose, alors on se demande pourquoi on se heurte à cette mauvaise volonté, à cette hostilité, à cette ironie devant un geste aussi naturel que de mettre au féminin les mots qui concernent les femmes, comme on l'a fait d'ailleurs très souvent dans le passé, au Moyen-Age notamment, où la langue était encore très souple et vivante. La raison de ce refus, je crois que nous la connaissons très bien aujourd'hui. Il s'agit d'une volonté plus ou moins consciente de manifester que la présence des femmes dans les métiers jusqu'ici réservés aux hommes, doit rester une exception, une tolérance, mais non pas devenir naturelle. Féminiser les noms de métier serait valider d'une certaine façon l'accession des femmes à des fonctions qu'on ne souhaite pas les voir occuper, surtout lorsqu'elles sont prestigieuses !

Quand on est *la secrétaire* d'un patron, personne ne vous chicane sur le féminin. Quand on est *concierge*, on dit indifféremment *le* ou *la concierge*. Quand on est enfant, on est *un* ou *une élève*. Quand on a cent ans, on vous appelle *la doyenne* des Français. Mais si on s'avise de monter à un autre niveau, alors là, le féminin ne passe plus : on devient *Madame le Secrétaire d'Etat*. Si l'on parvient au poste de doyen d'université, on devient *Madame le Doyen*, bien que le terme *doyenne* soit parfaitement courant et habituel. De même on peut être *directrice d'école* mais non pas *présidente directrice générale, ni rectrice d'université*. Madame Hélène Ahrweiler a été nommée *recteur d'université*, première *femme recteur*. *L'acceptation du féminin est inversement proportionnelle au prestige de la profession*. C'est tout de même une remarque assez troublante. Et les conséquences de cet état de fait sont d'autant plus pernicieuses qu'elles sont restés longtemps tout à fait invisibles.

Jusqu'à une époque récente, en effet, la socio-linguistique qui était représentée uniquement par des hommes — est-il besoin de le préciser ? — se gardait bien d'étudier les discriminations dues au sexe dans le langage. Et c'est le mérite des femmes anthropologues et linguistes, depuis quelques décennies, surtout aux USA où elles sont très nombreuses, d'avoir montré que la langue était un moyen parmi d'autres d'oppression et de dévalorisation des femmes, et qu'elle n'était pas l'effet du hasard mais un phénomène social et culturel. Or l'hégémonie culturelle masculine est si ancienne, si bien ancrée dans les sociétés patriarcales, si régulièrement justifiée par les lois, par les religions monothéistes aussi, qu'elle paraît voulue par la nature et que, pendant longtemps, les femmes n'ont même pas distingué où le bât les blessait, ni même qu'elles portaient un bât. L'état de sujétion où elles se sont trouvées en tous temps et presque en tous lieux a conféré au stéréotype féminin une sorte de caractère de permanence qui a fini par ressembler à un destin, ce qui est très grave, car on se révolte difficilement contre un destin.

Deuxième sexe : registre infantile.

Avant de voir comment se libérer de ce conditionnement et pourquoi il est tellement plus contraignant et nocif pour les femmes que pour les hommes (je devrais dire pour les petites filles que pour les petits garçons, car l'identité se forge dès l'enfance), avant donc de passer aux perspectives d'action, je voudrais rappeler par quelques exemples comment s'exerce cette discrimination sexuelle et à quel point l'infériorisation du genre féminin s'ancre dans l'inconscient collectif. Les mots ne sont jamais neutres, encore moins innocents, ce sont des miroirs qui reflètent les structures et les préjugés d'une société. Hérodote signalait déjà, au VI^e siècle avant J.-C., que chez de nombreux peuples qu'il avait visités, il avait constaté l'existence d'un double langage : l'un, la langue officielle, la langue normale, celle des hommes, et puis un autre réservé aux femmes, plus pauvre, comportant un certain nombre de mots tabous et de sujets interdits. De même on pourrait citer le Japon qui est très typique à ce point de vue. On apprend aux filles dans l'enfance à commencer toutes leurs phrases par une formule de doute ou d'excuse, elles doivent dire : *Je me trompe sans doute mais je pense que...*, ou bien : *excusez-moi de ne pas être de votre avis mais...* Non seulement les tournures de phrases sont différentes mais les timbres de voix. Dans les films japonais en version originale, chacun peut le constater : les femmes pépient et les hommes rugissent. Beaucoup plus près de nous, l'Angleterre victorienne possédait un *Dictionary for ladies* qui énumérait les métaphores et les mièvreries recommandées aux dames de la bonne société qui n'avaient pas droit au langage direct des hommes. En France aussi, en 1841, paraissait encore le fameux *Dictionnaire des dames et des demoiselles* qui montrait bien le souci de cantonner le *deuxième sexe* dans un registre beaucoup plus infantile, beaucoup moins signifiant.

Ne sous-estimons pas non plus l'importance donnée dans l'éducation des petites

filles à la politesse, à la pudeur, à l'obéissance. On tolère souvent un gros mot dans la bouche d'un petit garçon ; chez une petite fille on le réfrène. Cela vise à réduire les frictions, à étouffer dans l'œuf les conflits et l'éventuel esprit de révolte. Et le résultat, c'est plus tard, chez la femme adulte, la peur des mots, la difficulté à s'affirmer, la sous-estimation de ses capacités et la résignation plus ou moins passive à la réalité — traits considérés d'ailleurs comme typiquement féminins. Et chaque fois qu'un groupe de femmes a cherché à faire barrage, à réagir, la société a bloqué leurs efforts. Au XVII^e siècle, on a traité les femmes de *bas-bleus* ou de *précieuses ridicules*, dès qu'elles ont prétendu user du beau langage. On sait comment Molière a ridiculisé les *femmes savantes*. Un érudit était un homme respecté, une érudite n'était qu'une *guenon qui cherchait à singer les hommes*. Toutes les sociétés patriarcales ont très bien discerné les dangers de l'instruction pour les femmes et ont mené une action obstinée pour les maintenir dans l'ignorance, y compris de leur propre corps et de leur sexualité. Nous commençons à prendre conscience aujourd'hui de ce que Marina Yaguello dans *Les femmes et les mots*, appelle la *langue du mépris*. Dès l'enfance, l'élève apprend que certains mots sont porteurs de prestige alors que d'autres évoquent la faiblesse ou le ridicule. A commencer d'ailleurs par le mot *femelle*, qui ne devrait signifier que *compagne du mâle*, c'est la définition du dictionnaire. Or mâle n'a aucune connotation péjorative. Et très vite, *femelle* s'est mis à évoquer la lâcheté, la lubricité, l'obéissance rampante. Même péjoration pour le mot *garce*, qui n'était à l'origine que le féminin de *gars*.

Volailles et vieilles peaux.

De même, les noms de la plupart des espèces animales femelles peuvent prendre une nuance de dénigrement quand ils désignent les femmes. C'est le cas de la volaille et de tous les oiseaux, métaphores fonda-

mentales pour tourner les femmes en ridicules. Je citerai au hasard : poule de luxe, cocotte, bécasse, tête de linotte, pie jacassante, oie blanche, dinde, perruche, etc... Plus visiblement encore est l'ambiguïté volontairement entretenue entre les mots qui désignent la femme et la prostituée. Dans les deux cas, on peut utiliser les mêmes mots : on dit une fille, une créature, une garce, une amazone, une jouvencelle, etc... Il faut signaler aussi l'utilisation de termes soi-disant génériques et qui, en fait se réfèrent aux hommes, aux humains mâles. On dit en France : les droits de l'homme, les hommes de bonne volonté, la création de l'homme, etc. Et j'ai reçu ce matin, c'est vraiment une coïncidence, une lettre du journal de la Ligue des Droits de l'Homme, *Hommes et Libertés*, me signalant que le numéro spécial qu'ils allaient publier serait consacré entièrement aux droits de la femme. Ils me demandent d'écrire un article contre l'excision, *au nom du Droit des hommes!* Je sais bien qu'on est obligé d'utiliser ce terme générique, mais il amène tout de même à des impasses et à des ambiguïtés qui sont toujours au détriment des femmes.

Je ne m'étendrai pas sur le répertoire inépuisable réservé à la femme vieillissante, car le corps est évidemment le lieu privilégié de l'infériorisation des femmes. Elles peuvent être, selon l'âge, des boudins, des pouffiasses, des souillons, des sorcières, des rombières, des bobonnes, des vieilles peaux, etc. — tous vocables qui n'ont qu'un féminin et pas de masculin. Le non-dit peut aussi être nuisible : le dictionnaire érotique de Pierre Guiraud, paru il y a quelques années, citait 70 mots seulement pour l'anatomie du sexe féminin, presque tous orduriers ou ridicules, alors qu'il dénombreait 550 appellations pour l'organe mâle, presque toutes glorieuses ou flatteuses. Cette carence du vocabulaire face à l'anatomie des femmes, ces tabous quant à sa sexualité, ont constitué une forme de castration morale qui empêche celles-ci non seulement de connaître leur corps, mais aussi de vivre pleinement leur expérience humaine. Pour sortir des rôles imposés, pour exister, il faut d'abord pouvoir se définir, se

nommer et trouver, comme le disait si justement Marie Cardinal, *les mots pour le dire.*

Les religions.

Dans ce travail d'exclusion de la femme, les grandes religions monothéistes portent une lourde responsabilité. Il est tout de même troublant que ce qui fait l'originalité de l'être humain femelle ait été occulté ou, pire, considéré comme obscène ou impur. Dans la civilisation chrétienne, la représentation de la féminité a été trop souvent résorbée dans la maternité. Julia Kristeva, dans *Histoires d'amour*, a étudié ce culte de la Vierge-Mère ou de la Mater Dolorosa, qui a envahi l'Occident du XI^e au XV^e siècle environ, amenant une valorisation du don, de la douleur, du silence, de l'abnégation, considérés comme des vertus électivement féminines. On connaît l'exclusion de la femme dans la religion juive et il est troublant de découvrir la même répulsion devant le corps féminin, le même rejet, dans l'islam. La propre fille du prophète Mahomet, la resplendissante Fatima, qui est la grande figure de la dévotion chiite, symbole de pureté, est considérée comme n'ayant jamais eu de règles, alors qu'elle a eu des enfants. Louis Massignon, d'ailleurs, n'hésite pas à la comparer à la Vierge Marie. C'est tout de même curieux que deux grandes religions aient toutes les deux évacué ce qui fait la spécificité des femmes.

Ce refus de l'humanité complète de la femme, qui est fait d'attraction-répulsion, de désir-angoisse à la fois, trouve son prolongement naturel dans le langage. Et c'est pourquoi l'effort pour féminiser le vocabulaire va beaucoup plus loin qu'une simple réforme grammaticale. La langue ne crée pas le sexisme évidemment, mais elle l'entretient et, après coup, elle paraît même le justifier. Il est évident qu'un certain nombre d'habitudes de langage font obstacle au changement social et que l'effort d'évolution des mentalités est voué à l'échec si la transformation des supports matériels

n'est pas entreprise simultanément ; d'autant que les deux sexes ont tout à perdre à ces rôles trop extrêmes qui ont été imposés à la femme : madone ou prostituée, ne laissant plus de place pour le développement vrai d'une personne, d'un être humain dans sa diversité. Or cette évolution, elle est souhaitée aujourd'hui par des femmes de plus en plus nombreuses, qu'elles soient laïques ou religieuses, juives, catholiques ou protestantes.

Bible unisexe ?

Chez les protestants, l'égalité paraît mieux acceptée, sans doute parce que le culte de la Vierge Marie n'a pas pris la même importance et que le dogme de l'Immaculée Conception, qui n'a été promulgué qu'en 1854, n'a pas été pour les protestants un article de foi. On a souvent suggéré que la floraison du féminisme dans les pays protestants serait due, entre autres, à la plus grande initiative laissée aux femmes sur le plan social et spirituel. C'est en effet dans les pays anglosaxons qu'ont pris naissance les premières suffragettes. Et c'est aux USA que vient de paraître une traduction révolutionnaire de la Bible qui est l'œuvre du Conseil National des Eglises. Le *National Council of Churches*, loin d'être un groupuscule progressiste, représente 32 des dénominations protestantes et compte 40 millions de membres dans le monde. On attendait cette traduction depuis des années. Certains journalistes l'ont appelée *la Bible unisexe*. Elle est très audacieuse, je dois le dire. Allant dans le même sens qu'au Québec où l'on dit maintenant *les Droits de la personne* et non plus *les Droits de l'homme*, on a remplacé très souvent le mot *homme* par des synonymes. La Révérende Jane Powers, méthodiste, justifie cette nouvelle traduction en déclarant : *Le public et les fidèles sont de plus en plus concernés par le langage qui, dans la Bible notamment, occulte et laisse dans l'ombre la moitié du genre humain*. Et le théologien qui a été chargé de tout le travail — avec un groupe mixte d'ailleurs — sur cette révision (et qui est tout à fait conservateur

quant à la doctrine), a été partisan, dans cette nouvelle version, d'éviter l'usage systématique des noms et pronoms masculins. *L'homme de peu de foi* devient *l'être humain de peu de foi* ; *Béni soit l'homme qui...* devient *Béni soit celui qui...* Des formules millénaires telles que *Dieu le Père* ont été remplacées par *Dieu notre Père et Mère* alternativement avec *Dieu notre Mère et Père*. Jésus n'est plus désigné comme *le Fils de l'Homme* mais comme *l'enfant-Dieu*. L'expression *le Fils de l'Homme*, d'ailleurs, montre bien la candeur (devrais-je dire : le cynisme ?) de nos auteurs de Livres Saints, car Jésus est tout sauf *le fils d'un homme* ! On pourrait dire plutôt : *le fils de la femme*. Mais il a fallu la prise de conscience des féministes pour mettre en évidence le sexisme des Ecritures.

Je ne porterai pas de jugement sur le bien-fondé de cette traduction, il est possible que la Bible soit un livre intouchable, peut-être irrécupérable sur le plan du féminisme. L'important c'est que cette recherche manifeste un certain malaise parmi les femmes (compris par beaucoup d'hommes d'ailleurs), parmi toutes ces femmes qui ne se sentent pas toujours des membres à part entière de l'Eglise.

Aux femmes d'oser.

Mais pour en revenir au problème purement linguistique, je voudrais signaler là aussi la résistance obstinée au changement qu'on observe particulièrement en France. Car d'autres pays francophones ont déjà adapté la langue aux réalités modernes : la Suisse, la Belgique souvent. Au Québec, on dit couramment *une écrivaine, une auteure*, avec un e (comme on dit *une prieure, une supérieure*). On dit *une députée, une ministre* bien sûr, *une peintre*. Tous les mots qui se terminent par un e muet doivent être au féminin. Je voudrais saluer, à cette occasion, la preuve d'audace et l'exemple que nous a donné Louise Beaudoin, qui vient d'être nommée *Députée Générale du Québec en France*. Ce poste, très prestigieux dans la diplomatie canadienne, est l'équivalent d'une ambassade.

Ayant appris — avant même de prendre son poste avenue Foch, à Paris — qu'en France, « Délégué général » ne se mettait pas au féminin, elle a écrit au Service du Protocole et au Haut Comité de la Langue française, en précisant qu'elle tenait à s'appeler *Madame la Déléguée Générale du Québec*. Ces deux organismes n'ont pas trouvé de raison décente et valable de le lui refuser. Elle est en France depuis un an environ et tous ses papiers à en-tête portent *Madame Louise Beaudoin, Déléguée Générale du Québec en France*. Simple-ment, elle a eu l'audace de le demander : il suffit quelquefois d'un geste pour obtenir justice et faire évoluer les choses.

Nous sommes là au cœur du problème : c'est aux femmes elles-mêmes d'oser féminiser leurs titres et d'oser les porter. C'est moins un choix de mots finalement (quelques mots seulement poseront problème) qu'une décision de chaque usagère. L'opinion est beaucoup plus prête qu'on ne le croit à changer, à accepter le féminin, tout simplement parce que nous nageons actuellement en pleine incohérence. Si c'est une *généticienne* de 81 ans qui vient d'obtenir le Prix Nobel de Physique, Marguerite Yourcenar a été accueillie sous la Coupole par les mots : *Madame l'Académicien*. Madame Ahrweiler, on le disait tout à l'heure, est *Recteur de l'Université, Maître de recherches au CNRS*. Dans l'ensemble, on peut être *directrice d'école* mais on ne peut être *rectrice*. On peut être *maîtresse d'école*, on ne peut être *maîtresse-assistante*. Nous le disions tout à l'heure : dès qu'on monte en grade, le féminin disparaît. Et les journalistes, eux-mêmes, nagent en pleine confusion : lors du siège de l'ambassade de Libye, il y a quelques jours, les uns ont parlé de l'assassinat d'une *policrière* (la journaliste du *Matin* notamment), les autres d'un *policier-femme assassinée*, les autres d'une *jeune femme-policier*. On ne sait plus quel mot employer... Il y a quelques mois, un malheureux journaliste annonçait sur France-Inter : *Le compositeur Germaine Taillefer est morte ce matin, pardon, est mort*. Il ne savait plus s'il fallait accorder avec le nom de métier ou avec le sexe de la per-

sonne : dans les deux cas, c'était une faute !

Le langage éclate sous la poussée de la nécessité et les arguments des femmes qui sont contre cette évolution, témoignent hélas de la façon dont elles ont intériorisé les jugements péjoratifs qu'on a toujours portés sur elles. Beaucoup d'entre elles en effet disent : *Féminiser mon titre enlèverait du prestige à la profession*. C'est un argument désolant, parce que le prestige, c'est à elles de l'imposer : elles ont passé les mêmes examens. Quand elles sont nommées à un poste, elles ont fait au moins autant d'efforts et donné au moins autant de preuves de leurs capacités. On dirait qu'on ne les tolère dans cette profession qu'à condition qu'elles y entrent sur la pointe des pieds. C'est encore une manifestation de cette timidité à s'affirmer, de cette sous-estimation de leurs capacités dont nous parlions au début, et qui est si fréquente chez les femmes. L'absence de mots pour qualifier normalement les métiers féminins n'est pas seulement humiliante ; elle peut être dissuasive — on se souvient de la famille Claudel qui disait à sa fille Camille : *Tu ne vas tout de même pas faire de la sculpture, alors que ce métier n'a pas de féminin*. C'est là un cas extrême de répression sexiste par la parole.

Pourtant, rien dans la morphologie de la langue française ne fait obstacle à la formation du féminin. Au contraire, notre langue est particulièrement riche : entre *-ienne*, pour les mots en *-ien*, les suffixes *-ice*, *-esse* ou le simple *e* muet..., il y a 10 ou 20 façons de former le féminin. Malheureusement certains mots ont très vite été dévalorisés, et notamment le suffixe en *-esse*. Ils ont subi la dérive que tant de mots féminins ont subie. De *poétesse*, le dictionnaire de Trévoux, en 1770, disait déjà : *poétesse se dit en dérision pour une femme qui fait de mauvais vers*. Il en est resté un certain ridicule. *Peintresse* aussi est ridicule. *Ministresse* est devenu une caricature et le mot *doctoresse*, qui avait été accepté et est formé d'une manière tout à fait française, a été petit à petit dévalorisé, jusqu'à ce qu'aujourd'hui les

femmes qui font de la médecine ne veulent plus être appelées ainsi. Je crois que cela doit inciter la Commission à beaucoup de prudence : il faudra choisir la forme féminine la plus proche possible de la forme masculine et, personnellement, je suis tout à fait d'accord avec les Québécois : je crois qu'il faudra opter pour *docteure, auteure*, parce qu'au moins phonétiquement la forme ne pourra choquer personne. Chacun rendra ces formes usuelles par l'usage.

On vous dit souvent : « *écrivaine*, c'est affreux ». En quoi est-ce plus affreux que *châtelaine, souveraine, contemporaine* ? On s'habitue extrêmement vite. Quand on passe quinze jours au Canada — ce qui m'est arrivé l'année dernière —, au début j'avais un sursaut chaque fois qu'on me disait : *Vous êtes une auteure, une écrivaine française qui...*, etc. ; et c'est finalement quand

je suis rentrée en France que j'ai eu l'impression d'aller dans un pays un peu arriéré, un peu sous-développé ; je redevais *un écrivain femme, un auteur féminin* et je retournais en... Absurdie.

En somme, je crois que notre travail va dans le sens de la vie, de l'efficacité de la communication et c'est pourquoi il est voué à un succès beaucoup plus rapide qu'on ne pense. L'acceptation des formes féminines contribuera à normaliser la place des femmes dans la société de demain. C'est ma profonde conviction et je crois que les 40 ou 50 membres de la Commission la partagent.

En 1985, les choses devraient commencer à changer...

Benoîte GROULT.



Nouveau Tour de France féminin et sexisme ordinaire.

Techniques linguistiques et changement social

Alain FANTAPIE est directeur des services de la langue au Commissariat Général de la Langue Française. A ce titre il mène auprès du premier Ministre une action de rénovation de la langue, notamment par le canal des commissions ministérielles de terminologie.

Responsable de Frantern, il dirige la revue « Medias et langage » (1) où sont publiés régulièrement des cahiers de mise à jour de terminologie.

Ce débat sur la féminisation du langage répond d'une certaine manière aux préoccupations qui, depuis deux ans, ont amené les pouvoirs publics à considérer sous un angle totalement neuf leur action linguistique. Il est très heureux que l'occasion soit ainsi donnée d'exposer ici brièvement une évolution dont la signification n'a pas, jusqu'à ce jour semble-t-il, été véritablement perçue par l'opinion.

La France s'est en effet dotée depuis un peu plus de quinze ans d'instruments, pour mener une politique linguistique : en avril 1966 était créé le Haut Comité de la langue française ; en 1968, un service chargé de veiller à la qualité du langage, des programmes de radiotélévision, le Secrétariat Permanent du langage de l'audiovision, et d'autres organismes encore, jusqu'aux récents décrets qui viennent de mettre en place des structures nouvelles pour la langue française et la francophonie. Malgré l'extrême modestie des missions fixées en 1966, et des moyens alloués, il y avait là la manifestation timide d'une volonté interventionniste en matière de langage qui devait se développer pour constituer, aujourd'hui, une véritable politique d'aménagement linguistique.

A l'origine, la préoccupation linguistique de l'Etat se caractérise essentiellement par

le souci de préserver la pureté de la langue, une pureté mythique, qui est essentiellement refus de tout élément nouveau et conservation d'un modèle acquis, notamment à l'école, et admis comme intouchable et sacré. La langue est envahie par les mauvaises herbes (à savoir la néologie : on ne fait d'ailleurs pas de distinction entre néologisme et barbarisme) et polluée par les nuisances (à savoir l'anglais).

« Ne dites pas, mais dites ».

Ce terme de pollution est d'ailleurs significatif à maints égards : comme il y a pollution de l'air ou pollution de l'eau il y aurait pollution du langage. La lutte contre la pollution apparaît donc comme la définition du purisme linguistique : voilà le mouvement écologiste récupéré par les grammairiens... La langue apparaît sacrée, intouchable. Modifier l'usage est perçu comme une dégradation physique, doublée d'une dégradation morale dont elle serait tout à la fois la cause et la manifestation. La langue française est une perpétuelle victime, une malade, une moribonde qu'il faut protéger des microbes, soigner et sauver, ou encore garder des massacreurs et des envahisseurs. Le vocabulaire militaire rejoint celui de la médecine. On rêve de mettre sur la langue

(1) Cf. Biblio, p. 50.

française, comme dans les jardins du Luxembourg des pancartes : « Défense de marcher sur les pelouses ». On rêve de dresser une ligne Maginot autour du beau langage... L'action linguistique se caractérise alors par des « ne dites pas, mais dites ». La féminisation des titres serait tout à fait incongrue. Elle est impensable. On n'y pense donc pas.

A besoins nouveaux, termes nouveaux.

À côté de cette attitude se manifeste en 1972 par la voie d'un décret, bien timide lui aussi, un premier souci d'adapter notre langue aux besoins nouveaux de la communication. Laissant de côté toute notion de purisme on s'attache à identifier les concepts nouveaux, à les définir, à leur donner une désignation. Dans certains cas les concepts nouveaux correspondent à des mots anciens dont le sens a glissé. Dans d'autres les concepts nouveaux nécessitent la création de termes forgés de toutes pièces. Ainsi ont été créés des formes tout à fait neuves comme ordinateur et informatique : télématique, logiciel, didacticiel, termaillage (vocabulaire économique et financier), ingénierie, visu ou sonal témoignent d'un renouveau d'audace néologique. Une action permanente et exemplaire de coordination avec les organismes dépendant du gouvernement du Québec permet dès lors de veiller simultanément à la nécessaire homogénéité des formes nouvelles dans les grandes aires de la francophonie. Cette action permettait de fixer au 1^{er} janvier 1 500 termes, à l'heure où je parle plus de 2 000.

Contribuer au changement social.

Toutefois la majeure partie de ce vocabulaire visait essentiellement à combler les lacunes du vocabulaire scientifique et technique. Aujourd'hui avec la création de la Commission de terminologie du ministère des Droits de la femme une orientation nouvelle se dessine : au-delà de la nécessité de combler les lacunes du vocabulaire, les pouvoirs publics souhaitent que

la langue évolue pour refléter plus fidèlement l'évolution sociale. Et ils ne se contentent pas de le souhaiter. Un premier exemple nous en est donné par les remarquables travaux menés sous l'impulsion du Docteur Benoist, Secrétaire d'Etat aux personnes âgées qui s'est attaché à améliorer la qualité du langage et de l'échange entre le médecin, l'infirmier, l'agent de l'administration et une fraction de la population particulièrement fragilisée : créer un langage nouveau qui clarifie et humanise les rapports, qui ne soit ni un langage d'exclusion ni un langage infantilisant. C'est là adopter pour l'aménagement linguistique une perspective nouvelle, c'est mettre en évidence la **finalité sociale** de l'action entreprise.

En créant une commission ministérielle de terminologie relative au vocabulaire concernant les activités des femmes, Mme Yvette Roudy œuvre avec la même préoccupation d'une meilleure justice sociale. Il s'agit, en effet, d'abord, de traduire dans le langage l'évolution de la société et des esprits. Certes, on pourrait se contenter d'attendre tranquillement que le changement social finisse par trouver son reflet dans la langue. Ce serait un processus inévitable. Ce serait aussi un processus très lent. La langue, pendant ce temps-là, reproduisant l'idéologie qu'elle porte, continuerait à former chez les enfants, lorsqu'ils l'acquièrent, une perception du monde porteuse d'inégalité. Figé le langage comme nous y invitent nos habitudes, nos pesanteurs et le purisme c'est donc retarder l'évolution sociale vers une société plus juste. Aménager la langue, veiller à supprimer dans le langage la manifestation d'attitudes de discrimination fondées sur le sexe, c'est au contraire contribuer au changement. C'est vouloir que la langue soit non seulement le reflet mais aussi le porteur de ce changement.

Peut-être y avait-il là quelque chose de suffisamment nouveau, et de suffisamment significatif pour que j'aie été justifié de soumettre ces éléments d'information et de réflexion à l'attention des participants à ce colloque.

Alain FANTAPIE, Paris.

Sexiste... la Bible ?

Claudette MARQUET, directrice du service d'information de la Fédération protestante de France, est pasteuress (certaines de ses consœurs disent pastourelle). Théologienne très sensibilisée à la théologie féministe ; son dernier livre : « Femme et Homme, Il les créa », vient de sortir (1).

Benoite Groult m'a lancé un défi en parlant du « sexisme des Ecritures : peut-être s'agit-il là d'un livre irrécupérable sur le plan du féminisme ? ».

Etant moi-même chrétienne, protestante de surcroît, particulièrement attachée à la Bible et pasteuress, je me sens directement interpellée.

La Bible est-elle par définition anti-féministe et serait-elle le boulet que les Chrétiens doivent trainer tant bien que mal puisque leur foi est fondée sur ce livre Saint ?

Avant de répondre à la question, je voudrais dire un mot sur le langage « religieux » : Dieu n'a pas créé des chrétiens mais des êtres humains. Cela signifie que, contrairement à ce qu'on imagine souvent, la langue religieuse n'a pas été de tout temps « religieuse ». Lorsque les premiers chrétiens ont parlé de « baptême », ils n'utilisaient pas un terme technique et codifié, ils utilisaient un mot qui veut dire « plonger ». De même, quand ils ont parlé de la résurrection de Jésus-Christ, ils n'ont pas créé un mot nouveau mais ont utilisé les mots qui signifiaient « se lever » ou « se réveiller ». Je rappelle enfin que le Nouveau Testament porte le très joli nom de

« Koiné » qui veut dire « la langue commune ». Qu'il y ait aujourd'hui une langue « religieuse », je le regrette, car la vérité de notre langue, en tant que chrétiens, c'est d'être la langue commune. En ce sens, le combat que mène Benoite Groult me semble être aussi le combat des chrétiens.

Dieu ?

Cela étant rappelé, comment participer à la féminisation du langage biblique, en commençant par la féminisation d'un mot-clé, celui de « Dieu ». Oui, comment « féminiser Dieu », et surtout un Dieu qualifié de « Père » ?

Dieu nous dit la Bible est le « TOUT AUTRE », au-delà de nos pensées et de nos imaginations. Par conséquent, cela me paraîtrait aussi absurde de Le prier comme « Père » (= homme) que de Le prier comme « Mère » (= femme), sauf s'il s'agit d'un combat transitoire et d'une espèce d'électro-choc destiné à faire réagir. Je veux bien, pendant quelques années dire : Dieu, ma Mère, aie pitié de moi ; mais je saurai que c'est aussi absurde que de faire de Dieu un homme, un être sexué. Je pense donc que « Dieu » sera le dernier mot à investir.

(1) Cf. biblio, p. 52.

Mais, curieusement, ce mot **DIEU** est associé dans notre langage pieux et religieux, hélas, à des notions patriarcales. Comment qualifie-t-on Dieu ? De « Père tout puissant », de créateur du ciel et de la terre, de Dieu des armées, etc... toute notion qui induit un pouvoir — et l'on sait bien que le pouvoir, c'est l'homme.

Or, quand on associe l'image de Dieu à un pouvoir, non seulement on commet une faute sexiste à l'égard des femmes aujourd'hui, mais également une faute théologique. En effet, si nous lisons la Bible jusqu'au Nouveau Testament, nous nous apercevons que Dieu n'est pas un Dieu tout puissant et un Dieu du pouvoir. Le Dieu de la Bible, c'est celui qui, par respect de la liberté d'autrui, devient un être **humain**, c'est-à-dire, l'un de nous.

C'est donc d'égal à égal qu'il nous parle, et non pas comme un Dieu tout puissant. Le Dieu dont nous parle la Bible est un Dieu de « service », un Dieu Serviteur. On nous parle de Jésus comme celui qui n'a pas cherché, comme une proie à arracher, d'être l'égal de Dieu. On nous présente Dieu comme le discret et fidèle accompagnateur d'un peuple quelque peu remuant. C'est vrai que ce peuple l'a quelquefois qualifié de « Tout Puissant », je ne le nie pas, mais aussi de « Mère qui allaite » — ces images sont dans la Bible —, de « poule qui rassemble ses poussins » (Evangile de Matthieu), toutes qualités typiquement féminines si l'on peut dire. De sorte que, lorsqu'on durcit les images de Dieu pour en faire un Dieu tout puissant — ce qui reflétait, bien sûr, l'image d'une société où le « pater familias » était la figure dominante — on manque la force même de l'Evangile qui présente un Dieu serviteur.

Pernicieux, les commentaires.

Je ne crois pas que la Bible soit sexiste, fondamentalement. Je pense que les commentaires qu'on en a fait sont bien plus pernicioseux.

En voici un exemple concret dans le Nouveau Testament. Lisez dans la T.O.B. la traduction de la lettre que Paul écrivait au Chapitre XVI de la lettre aux Romains : « Je vous recommande Phoebbé la « diaconos »... ». Il s'agit d'un mot grec, masculin. Comment les traducteurs, hommes excellents sans doute et qui ne nous voulaient pas de mal ont-ils traduit ce mot « Diaconos » ? Paul se l'attribue souvent. La T.O.B. traduit alors soit par « serviteur », soit par « ministre ». Lorsqu'il s'agit de Phoebbé, une femme ? Pourquoi pas « La ministre » ou « la servante » ? Mais non, on a traduit par un mot bizarre : **Diaconesse...**

Comme vous ne saviez pas qu'il y avait des femmes au temps de Saint Paul qui portaient le même titre que Paul, puisque vous avez appris qu'il y avait 12 apôtres et que c'étaient des hommes, vous laissez passer le problème. Heureusement, on a mis des notes dans la T.O.B. pour vous, lecteurs et lectrices ignorants et dans ces notes, il est dit des choses profondes : ce mot « diaconos » est inconnu dans tout le Nouveau Testament — sous-entendu, lorsqu'il s'agit d'une femme bien sûr. C'est ainsi qu'un mot courant dans les lettres de Paul désempace complètement lorsqu'il s'agit d'une femme.

Je ne veux pas limiter le problème du sexisme ou non-sexisme de la Bible au seul problème de sa traduction. Je sais bien que la Bible a été **produite** dans des sociétés données, de type plutôt patriarcal, mais ses traducteurs véhiculent leur propre idéologie souvent sexiste.

Quand le prophète est une femme !

Autre et dernier exemple : à propos d'un titre un peu difficile, celui de prophète. On vous a appris que les vrais prophètes, c'étaient des hommes. Or, dans les Evangiles de l'Enfance, et notamment dans l'Evangile de Luc, on parle, outre de Joseph et Marie, de quatre personnages qui entourèrent la naissance de Jésus : un vieux pré-

tre Zaccharie, sa femme Elisabeth et puis, à l'autre bout, c'est-à-dire au moment où Jésus est présenté au Temple, de Siméon et d'Anne. De ces quatre personnages, un seul est qualifié de prophète : Anne.

Mais, pour les traducteurs de la T.O.B., il est tellement évident qu'une femme prophète, cela n'existe pas, qu'on lit souvent dans les notes concernant Siméon : « dernier prophète de l'Ancien Testament ». Or, dans le texte, Luc ne parle pas de Siméon comme d'un prophète, mais comme d'un homme pieux. N'y a-t-il pas là projection sur un texte de convictions anti-féministes ?

La Bible est-elle féministe ? Je ne sais. Mais je sais qu'elle parle de la vie d'êtres humains, de personnes de chair et de sang qui se sont bagarrées avec tous les problèmes de la vie : la naissance, la mort, le travail, les relations hommes/femmes, les relations avec Dieu... Elle nous parle de nous et vient nous dire une espérance.

Et je crois que l'espérance, bien que de genre féminin, concerne tout autant les hommes que les femmes.

Claudette MARQUET, Paris.

LES BEATITUDES... DE L'AUTRE PAROLE

Heureuses celles qui, prenant conscience de leurs oppressions se libèrent dans une parole de pardon.

Malheureuses celles pour qui le pardon est démission.

Malheureuses celles qui se taisent pour « avoir la paix ». Car elles entretiennent l'oppression.

Heureuses les victimes du pouvoir patriarcal qui trouvent dans la violence qu'elles ressentent la force de bâtir la paix.

Heureuses celles qui travaillent à pétrir le pain
de l'autonomie,
de l'égalité, ,
de la solidarité.

Ensemble, elles nourriront la terre.

Malheureuses celles qui sont facilement rassasiées des miettes qui tombent de la table sacrée, elles paralysent la croissance de l'Eglise.

extrait de « L'autre Parole », déc. 1983
C.P. 393, succ. « C », MONTREAL, Québec.

La Bible à l'an vert

Colette MARTIN fut la théologienne très appréciée du film de Coline Serreau : « Mais qu'est-ce qu'elles veulent ? » Genevoise, elle vient d'écrire un livre plein de sel : « La Transforme ou la Bible à l'an vert » (1).

Le langage est l'expression de la VIE : je suis donc partie d'où j'ai vécu — femme de 1984 — pour m'exprimer. Je vous parlerai donc ingénument de mon itinéraire.

A l'école des enfants.

Femme de pasteur, vivant dans une paroisse un petit ministère sans nomination ni salaire, m'occupant de l'accueil au presbytère, des femmes et des enfants, grignotant une prédication par-ci et par-là, des causeries, des remplacements, ma profession — que j'avais pourtant préparée jusqu'à vingt-cinq ans — ma recherche théologique devenait ma RECREATION.

Quand nos sept enfants furent à l'école, je m'inscrivis comme institutrice. Des récréations, j'en ai surveillé — cela m'a beaucoup appris — l'enfant se révélait AUTRE qu'en classe, plus vivant, plus vrai.

J'ai aussi beaucoup appris en leur enseignant le VERBE, les conjugaisons, les personnes et les temps :

— « Je suis la maîtresse, tu es l'élève », répète :

— « Je suis l'élève, tu es la maîtresse ».

Ce n'était pas une répétition, mais un retournement. Je philosophais là-dessus pour moi-même...

Plus discrètes, les langues anciennes n'ont pas le je, le tu, pas de pronoms personnels, mais, seule, une terminaison l'indicatif, ce qui accentue davantage l'action ou l'état.

Cet apport de pronoms personnels dans nos langues modernes montre l'importance que l'individu prend au cours des âges et c'est continuer dans cette ligne que d'introduire le féminin dans notre langue pour une humanisation équilibrée.

Plus précis, l'hébreu a, à toutes les personnes, les terminaisons masculines et féminines alors qu'en français ce n'est qu'à la troisième personne qu'est signalée notre identité féminine.

(1) Cf. biblio, p. 52.

Lire la Bible à l'envers.

Mais je ne faisais que commencer mes découvertes et mes étonnements. Pourquoi l'écriture à l'envers pour tout l'Orient et de gauche à droite pour l'Occident ? alors que nous gardons pour écrire les nombres — nos chiffres étant arabes — le sens de droite à gauche et ce qui crée des difficultés considérables pour les enfants qui intervertissent la place des unités avec celle des centaines.

C'est après un voyage en Israël que j'ai repris l'hébreu, plus exactement l'étude de ses lettres qui sont des idéogrammes, des porteuses d'énergie, et j'en découvris toute la richesse en lisant la Bible à l'envers et j'arrivais à l'enseignement même des symboles et de leur double sens :

- Le serpent, source de tous les maux était l'emblème de guérison non seulement chez les Grecs avec Esculape mais déjà chez Moïse (livre des nombres ch., 2i v.8) et dans l'évangile de

Jean (ch. 3 v. 14) et aussi à l'enseigne de toutes nos pharmacies.

- La pomme, maléfique dans la Genèse devenait bénéfique dans le Cantique des cantiques comme chez les Hespérides.
- Juda, la tribu bénie, devenait le traître pour les chrétiens.

Parler et vivre autrement.

Vous savez : un mot d'esprit est un mot à double sens. Acceptons donc de lire autrement, de vivre AUTREMENT comme l'a proposé Catherine Valabrègue dans ses livres.

La parole vraie, à double tranchant, est percutante.

Ainsi, notre langue parlée et écrite sera ce que la femme vivra selon sa prise de conscience : ne pas admettre la féminisation des noms est une LIMITATION à une



Eve et Adam, ce n'était pas ce qu'on croyait.

La Suisse.

seule vue masculine et n'est plus authentique à présent.

En exemple, je donnerai le sommaire de la loi « Tu aimeras ton prochain comme toi-même », le nom au féminin n'existe pas, seulement l'adjectif.

« Tu aimeras ta prochaine »... oui... la prochaine fois !

Le langage n'est pas neutre. Il véhicule des restrictions mentales. Regardez : cuisiner : pour la femme, c'est apprêter un bon repas ; pour le policier, c'est trouver un coupable et pour le confesseur dénoncer la faute.

Le vécu est créateur de langage, révélateur puissant. C'est ainsi que je suis arrivée à « La transforme ou la Bible à l'envers », accueillant cette alternative qui est un principe vital, le jour succédant à la nuit qui enfante un jour nouveau. C'est de toute beauté, c'est notre présent et vous savez que ce mot veut aussi dire... cadeau !

C'est le vécu comparable à la musique créée par des notes qui sont, comme les lettres, d'abord des chiffres.

C'est un renouveau, un souffle d'air frais, un va et vient vital comme un printemps,

un retournement d'un vieil habit. L'envers a autant servi et pourtant, il est tout neuf et si la femme s'en donne la peine, elle peut en faire doubler l'usage.

Ainsi nos forces féminines sortant de l'ombre déferlent avec verdeur. J'applaudis donc à votre démarche pour la féminisation des noms de professions. La langue sera ce que la femme vivra, selon sa prise de conscience. Le vocabulaire sera plus riche car elle retrouvera la créativité d'un mot juste, d'une parole vraie nous faisant ainsi avancer vers une humanité harmonieuse.

Dans la discussion qui suivit, j'ai eu l'occasion de dire comment je voyais la croix du Christ : non décentrée, en une croix latine avec en haut la Trinité du Père, du Fils et du Saint-Esprit et un long pied, l'amen, qui est appelé à en réaliser l'effet sur terre (c'est-à-dire nous les humains), mais bien centrée, comme la croix de saint André en « X », qui est aussi l'aleph, l'impensable principe abstrait, l'inconnue, et un signe de multiplication (un nombre de... fois).

Colette MARTIN-MAGNENAT
Genève.

Nous savons bien que, de même que l'égalité dans les études, les écoles, les sciences, les sports et les concours fait monter dans bien des cœurs de femmes des sentiments d'orgueil, ainsi votre ombrageuse sensibilité de jeunes femmes modernes ne se pliera peut-être pas sans difficulté à la sujétion du foyer domestique. Nombre de voix autour de vous vous la représenteront, cette sujétion, comme quelque chose d'injuste ; elles vous suggéreront une indépendance plus fière, vous répéteront que vous êtes en toutes choses les égales de vos maris et que sous bien des aspects vous leur êtes supérieures. Prenez garde à ces paroles de serpent, de tentations, de mensonges : ne devenez pas d'autres Eves, ne vous détournes pas du seul chemin qui puisse vous conduire, même dès ici-bas, au vrai bonheur.

De qui ? A quelle date ?

Réponse : Pie XII, lettre aux jeunes époux - 10 sept. 1941.

Philosophie du langage

Henri-Jacques STIKER, philosophe, est l'auteur de « Culture brisée, culture à naître » (Aubier et Montaigne, 1979) et de « Corps infirmes et sociétés » (Aubier et Montaigne, 1982). Son épouse, Marie-Odile METRAL est connue spécialement pour : « Le mariage, les hésitations de l'Occident » (Aubier et Montaigne).

Le rôle du philosophe consiste surtout à poser des problèmes et soulever des questions. Non qu'il soit toujours capable de leur donner réponse, mais il détecte des pistes critiques.

Comme philosophe du langage, et quelque peu praticien de la linguistique, j'ose affirmer que le sujet qui nous occupe n'est pas une question de grammaire. Je me rallie aisément aux autres intervenants. C'est une question d'usage. Disant cela je ne rejoins pas du tout une position conservatrice qui veut tout attendre de l'usage spontané et progressif, c'est-à-dire remettre les choses aux calendes grecques.

L'usage peut transformer, doit même transformer les langues. Toutes les portes sont ouvertes. Du reste le très bon numéro spécial de « Medias et Langages » sur la terminologie les ouvre.

Il faut bien savoir qu'un usage n'est pas en l'air, c'est-à-dire qu'il se rapporte toujours à une certaine manière de pratiquer le monde, ce qu'un grand philosophe du langage, Wittgenstein, appelait « la forme de vie ». A toute forme de vie, à toute manière de pratiquer le monde, correspond un jeu de langage.

Mais le jeu de langage est lui-même une forme de vie, elle-même une certaine pratique sociale. Donc les deux se renvoient l'un à l'autre. Simplement j'insisterai sur le fait qu'il ne faut pas penser que l'usage décrété va être suffisant. Il faut vraiment que les formes de vie, les manières des hommes et des femmes de pratiquer le monde entre eux se transforment, la langue est toujours une institution sociale qui germe selon la façon dont nous pratiquons le monde.

J'en ai fait l'expérience avec la petite invitation qu'on vous avait envoyée. Écrivaine, pasteur, cela me semblait, dans ma forme de vie, ne poser aucun problème. Mais l'imprimeur ne voulait pas. J'ai eu du mal à le convaincre qu'on pouvait mettre : écrivaine, pasteur. Lui, dans sa forme de vie, n'avait pas cette pratique qui faisait que les rôles pouvaient être partagés. C'est une remarque générale, mais au fond, elle renvoie à tout ce qui a été dit, le confirme et le conforte, en insistant sur la transformation de la société.

D'avantage qu'une question de langue, je voudrais en poser deux autres : une sur le plan théologique, une sur le plan éthique.

La question théologique.

Claudette Marquet, pasteur, a traité de la question biblique et l'on peut se rallier, pour le fond, à sa position. Par ailleurs la question théologique a souvent partie liée avec l'Institution des Eglises. Dans l'Eglise protestante, en effet moins « clergifiée » que la catholique, il y a quelques pasteurs et une féminisation en voie de développement des fonctions diverses. L'Eglise catholique, elle, n'est pas au début du commencement d'un tel processus. On exalte les religieuses et les femmes laïques, mais elles n'ont droit qu'aux tâches catéchétiques, qu'à quelques strapontins dans les Commissions romaines ou épiscopales. D'ailleurs récemment à la télévision, le cardinal Lustiger, d'une manière que je n'ai pas peur de nommer absurde et très fragile (1), a de nouveau verrouillé toute ascension des femmes aux ministères. Mais quoi qu'il en soit de ces questions et de leur extrême importance, elles ne sont que d'ordre pratique, en finale.

Il n'y a pas vraiment de question théorique, quoi qu'on en dise. Une Eglise peut ouvrir toutes les fonctions aux femmes, si elle le juge opportun. Un grand théologien et spirituel, le Père de Montcheuil, aimait à dire qu'on ne savait pas ce que l'Eglise pouvait faire, dans sa pratique, tant qu'elle ne l'avait pas fait ; autrement dit, tout un lot de questions sont de l'ordre de « l'oser faire ».

Par ailleurs, il existe des questions « théoriques », c'est-à-dire qui posent des problè-

mes de conception fondamentale, de principes premiers. Comme philosophe, je manquerais à la tâche en les évitant. Certes, on peut ne pas être sensible à ces interrogations et ne pas s'en occuper précisément. Chacun son travail. Mais les refuser serait rester dans l'étroitesse. Voici donc ma question : tous les monothéismes sont masculins dans leur représentation de Dieu. Le christianisme accentue encore la chose par son dogme trinitaire et son dogme de l'Incarnation qui lui est lié. Père, Fils et Esprit peuvent bien sûr s'entendre comme définissant des relations qui après tout pourraient être neutres par rapport à la féminité ou à la masculinité. Mais le dogme n'accepte pas de dire que la Trinité est une « façon de parler ». Il a toujours ontologisé. Il ne dit pas : « C'est une manière de se représenter », mais il dit : « Dieu est Trinité, Père, Fils et Esprit ». Certes on parle de LA Trinité, mais c'est là une forme linguistique française, comme on dit UNE table et UN arbre. Au niveau de l'affirmation, ces trois personnes sont de type masculin. D'autant que Jésus, affirmé comme Homme-Dieu, est un mâle, historiquement un mâle.

Une place est faite à la féminité, à une certaine féminité, en la personne de Marie, mais justement, elle n'est pas Dieu. Dieu a la plage masculine, une créature inférieure à Dieu a la plage féminine.

Si donc l'on veut féminiser le christianisme dans sa racine, il faut s'attaquer au fondement même de la foi définie : quand je dis « féminiser dans sa racine », je n'entends pas expulser la masculinisa-

(1) Je m'explique : son propos revenait à distinguer deux grandes fonctions, une fonction d'autorité, une fonction symbolique. Critiquant une certaine anthropologie moderne (laquelle, nous ne savons pas), il a nettement dit que les femmes pouvaient accéder aux fonctions d'autorité et de gouvernement, mais pas aux fonctions symboliques où se situe, selon lui, le ministère sacerdotal. Je remarque d'abord que cette distinction qui sépare les rôles féminins et masculins n'a guère de fondement, dans aucune anthropologie. Elle peut reposer sur une certaine tradition orientale, mais qui n'est qu'un petit courant parmi d'autres dans la vaste histoire de l'Eglise. La position est donc faible, fragile. Absurde ensuite, car dans l'Eglise catholique, on a depuis de longs siècles jouxté la fonction d'autorité et de gouvernement et la fonction sacerdotale symbolique — et ceci est toujours le cas. Comment peut-on dire, sans rire, que ces deux fonctions sont séparables, sinon à un degré d'abstraction qui est de la poudre aux yeux ? L'évêque de Paris accepterait-il — cela a été refusé par son prédécesseur — qu'une communauté chrétienne ait un responsable laïc avec lequel il traite, et un prêtre pour le culte et les sacrements, n'exerçant que la fonction symbolique ?

tion pour une substitution; je dis que si l'on veut faire place à la féminisation, au principe, il faut tout repenser. Peut-être une solution de type très mystique peut nous aider à sortir du dilemme ou encore faire droit davantage à la pensée des néoplatoniciens : Dieu comme l'Au-delà même, au-delà même de la Trinité, « au-delà même de Dieu », selon une expression ambiguë mais suggestive.

Je ne veux nullement résoudre la question.

Je dis qu'elle se pose.

La question éthique.

Sur le plan éthique, apparemment, c'est un peu plus simple. Je veux dire qu'on a déjà des commencements. Bien sûr la plus large tradition morale rattache la loi au père, notamment le courant issu de Freud. Je dis qu'on n'est pas totalement lié à cette masculinisation du problème éthique, parce qu'on peut poser ce problème, à la manière de Kant par exemple, dans des termes neutres, qui ne sont ni féminins ni masculins : l'obligation morale, l'impératif, la loi morale en nous. Je sais que je prends un auteur tout à fait anti-féministe, mais là n'est pas le problème; je veux dire qu'il y a une manière de poser les problèmes éthiques qui est au-delà, si vous voulez, de l'alternance, de la binarité homme/femme. Malgré tout, il y aurait un problème qui est déjà théorique, à savoir comment défaire et jusqu'où peut-on défaire la genèse de la moralité de la loi du père. Voilà aussi un problème théorique extrêmement important.

Là non plus, pas question de le résoudre en quelques minutes, mais je dis simplement encore ceci : on ne touche pas seulement à des questions de fait, de mentalité, on touche véritablement à des questions théoriques, parce qu'il faut remettre sur le chantier les problèmes théoriques tels qu'ils ont été élaborés par des dizaines de siècles.

Ce n'est pas un mince travail : la féminisation du langage est une question extrê-

mement grave. Et on n'en sortira pas simplement par quelques dénominations (ce qu'il faut faire, je suis tout à fait d'accord avec tout le travail entrepris).

En dernier lieu, je voudrais faire une réflexion un peu à contre-courant, mais différente de celle qu'on a entendue. Réfléchissons sur ce que Roland Barthes appelle « le neutre »; ce n'est pas le point zéro annulant la binarité masculin/féminin, mais la possibilité de jouer constamment avec l'un et l'autre pour ne pas être enfermé dans le binarisme, d'une part, et dans la lutte d'un sexe contre un autre, d'autre part, en l'occurrence dans le simple rapport de forces. Barthes essayait d'avoir une attitude éthique et une écriture qui échappent à l'obligation inévitable dans les langues européennes actuelles (le français notamment) d'être au féminin ou au masculin. Ceci n'a pas de conséquences immédiates sur les nominations, car les nominations sont forcément ou au féminin ou au masculin, et il faut rétablir les équilibres qui ont été défaits, j'en suis bien d'accord.

L'écriture ne se situe pas sur le même plan que la dénomination. L'écriture, c'est l'art du romancier, de la romancière, de celui qui écrit. Dénommer, c'est autre chose. Il me semble que jouer constamment sur les deux pôles, c'est peut-être cela le neutre. Ce n'est pas une annulation, cela respecte la différence mais ne s'enferme dans aucune différence. Il me semble que c'est intéressant de réfléchir sur le type d'écriture, que d'ailleurs un certain nombre de féministes, des auteures, ont commencé largement. J'en voudrais pour illustration Hélène Cixous. Je n'ai pas le temps de lire un certain nombre de réflexions qui sont à la fois écriture et réflexion sur ce problème de la sortie du binarisme. Dans ce très beau texte que vous trouverez dans un ancien numéro de l'ARC : « Le rire de la Méduse », Hélène Cixous fait des réflexions parallèles aux miennes, en essayant d'écrire elle-même à cette manière de Barthes.

Henri-Jacques STIKER, Paris.



La Parole est tout pour l'enfant, à la fois père et mère, maître et nourrice... sa nourriture est le lait du Père... et seule la Parole fournit à nous autres, enfants, le lait d'amour, et seuls ceux qui têtent ce sein possèdent le vrai bonheur. C'est pour cette raison que chercher s'appelle téter; à ces petits enfants qui cherchent la Parole, les seins aimants du Père fournissent le lait.

Clément d'Alexandrie,
mars 180, Paidagogos, 1-6.

Droits et devoirs entre les sexes

Une nouvelle convention

Directrice du Bulletin International Femmes et Hommes dans l'Eglise, Marie-Thérèse van Lunen Chenu présidait la séance. On a rappelé qu'elle avait été nommée membre de la Commission de Terminologie et qu'elle était l'auteure, entre d'autres nombreux articles, de Femmes, féminisme et théologie, le chapitre qui clôture le nouveau Manuel d'initiation à la pratique de la Théologie du Cerf, 1983.

Une nouvelle *Convention des Nations Unies sur l'élimination de toutes les formes de discrimination à l'égard des femmes* illustre ce qu'il faut appeler une véritable rupture anthropologique contemporaine : le basculement de l'androcentrisme classique au profit d'un nouveau rapport de partenariat entre les sexes. Le nouveau *Code de Droit Canonique* romain continue, quant à lui, à se prévaloir d'exceptions. Comment un groupe féministe et chrétien peut-il s'engager à la mesure du défi ainsi posé ?

La nouvelle Convention des Nations Unies est le fruit des efforts de la *Décennie de la Femme*. Entrée en vigueur en 1981, après avoir été plus rapidement signée et ratifiée qu'aucune autre, elle fait désormais *force de loi* en même temps que *référence de valeur*. Elle est partie intégrante de ce qu'il est convenu d'appeler les *Droits de l'Homme*.

Or ses acquis conceptuels les plus déterminants et les plus radicalement neufs touchent aux rapports entre les sexes ; il s'agit du passage entre l'*androcentrisme* — le *patriarcat* dit-on non sans schématisme — vers ce qui est devenu une nouvelle référence éthique, à défaut de pratique

unanime : la *réciprocité* et *mutualité* entre les sexes. Il est vrai que nous n'avons encore que ce néologisme pour la dire, la *Déclaration Universelle des Droits de l'Homme* de 1948 n'invoquant, quant à elle, en son article premier, que la *fraternité* que se doivent tous les êtres humains. « Fraternité », c'est l'exemple type d'un concept et d'un langage désormais nécessairement inadéquat pour dire cette mutualité nouvelle dont les femmes sont pour moitié parties prenantes. Et adviene que vaudra de tant de « Fraternité » tracées en lettres d'or au front de Marianne aussi bien qu'aux frontons de la République et des Eglises !

Parmi les acquis conceptuels les plus neufs, arrêtons-nous sur ceux qui ont directement rapport avec cette nouvelle anthropologie.

— L'élaboration de la Convention est en elle-même une démarche neuve : une double analyse, objective et systématique, pour la première fois entreprise, de la *condition féminine* et du *sexisme*. Non seulement étaient nouveaux l'envergure donnée (vaste consultation auprès des gouvernements, des offices spécialisés, des groupes féministes, etc...) et les moyens mis en œuvre, mais aussi les conditions de l'expertise, étalée sur dix ans.

Depuis le premier *Plan d'Action mondial*, adopté à Mexico en 1975, jusque la prochaine étude de Nairobi en 1985, en passant par la grande Conférence de Copenhague à mi-parcours de la Décennie (1), on se donnait la possibilité d'analyser non seulement les effets mais les processus même du sexisme.

On définissait celui-ci comme une « *forme spécifique de discrimination que subit le sexe féminin en tant que tel* », comme un « *processus cumulatif de discriminations remontant fort loin* », elles-mêmes liées au racisme.

A l'œuvre, ce sexisme se traduisait en blocages, handicaps, produisant par exemple un écart croissant des situations des hommes et des femmes devant les nouvelles mesures de Développement. Il entraînait même des refus à la mise en application des programmes prévus.

— Cette analyse du sexisme en tant que produit social me paraît déterminante : elle fait brèche inéluctablement dans ce vieux statut de « *naturalité* » de la femme, celui là-même qui prétendait inscrire le destin de toutes les femmes dans une nature maternelle a-personnelle et a-historique, et dont on trouve tant de démonstrations dans l'histoire des religions (particulière-

ment dans celle des trois grands monothéismes patriarcaux).

— Le point culminant de la rupture anthropologique et du défi ainsi posé aux religions patriarcales est non seulement le refus de cette vieille *supériorité* de l'homme envers la femme, qui amenait une *hiérarchisation* déjà récusée en principe sinon en pratique, mais le refus de tout préjugé de « *spécification* » d'un sexe par l'autre. J'entends par ce néologisme cette discrimination qui prétend enfermer l'autre dans une définition systématique au nom de laquelle lui sont refusé certaines formes et chances d'éducation, certains droits et certaines fonctions sociales.

— Pour illustrer ces nouveaux acquis, nous ne citerons que l'article 5 qui les résume parfaitement soulignant encore une mention d'importance : le *sexisme* y est récusé en tant que *préjugé systématique* de *hiérarchisation* ou *spécification* et il est prévu que les *religions* ne seront pas motif d'exception. La terminologie adoptée est ici, il est vrai, fort discrète, d'autant qu'il s'agissait de lutter contre toutes les pratiques coutumières ou/et religieuses dont se sont réclamés certains pour perpétrer les mutilations sexuelles de femmes.

Art. 5 : « Les Etats parties prennent toutes les mesures appropriées pour modifier les schémas et modèles de comportement socio-culturel de l'homme et de la femme, en vue de parvenir à l'élimination des préjugés et des pratiques coutumières ou de tout autre type, qui sont fondées sur l'idée de l'infériorité ou de la supériorité de l'un ou l'autre sexe ou d'un rôle stéréotypé des hommes et des femmes.

Code ancien.

Est-il besoin d'y insister ; cet article 5 fait apparaître le décalage entre les normes des Droits de l'Homme et celles de certaines religions. C'est bien là un des plus graves défis que la culture ait jamais posé à la religion chrétienne et spécialement à l'Eglise catholique romaine, si assurée pourtant de se présenter comme

(1) Bulletin International *Femmes et Hommes dans l'Eglise*, n° 2, sept. 80, pp. 10-16, Copenhague, *évaluation à mi-parcours : le féminisme a mûri*.

maîtresse et experte en humanité. Du côté des Droits de l'Homme, sans nier nullement les différences entre hommes et femmes, on se refuse à les définir et à y fonder des disparités de droit; du côté catholique on prétend garder comme inhérente à la Révélation une différence codée entre les sexes :

Le tout récent code de droit canonique use d'un terme vague : la « condition » (non définie et pour cause!) pour reconduire au nouveau canon 96 ce vieil argument d'« incapacité » et même d'« imbécillité » des femmes. Ce canon 96 stipule : « Par le baptême l'être humain est incorporé à l'Eglise et constitue en elle une personne avec les droits et les devoirs propres aux chrétiens selon leur condition ». Cependant, comme l'on s'en aperçoit par les mesures d'exception qui ne s'adressent qu'au seul sexe féminin (impossibilité d'accès au ministère sacerdotal et, par là-même, au magistère), seul celui-ci est *condition de discrimination*. Invoquer la « symbolique » comme vient de le faire le cardinal Lustinger, très publiquement devant la télévision, ne change rien à l'affaire; il ne suffit pas de dire : les femmes ne peuvent être prêtres, puisqu'elles portent des enfants, pour que cet argument ne soit très précisément ce que l'ONU et de très nombreuses législations nationales particulières récuse comme une *discrimination fondée sur le sexe*.

Féministes et chrétiennes.

En conclusion : pourquoi un groupe comme le nôtre ose-t-il se dire à la fois *féministes et chrétien*? Affirmons tout d'abord qu'il le dit modestement, difficilement et douloureusement.

Féministe, il se veut *mixte*, hommes et femmes se réclamant du féminisme historique. Ainsi ne lutte-t-il pas seulement pour le statut de la femme, mais pour l'entrée des hommes et femmes dans une mutualité nouvelle.

Féministe et chrétien, il a déjà eu l'occasion de manifester publiquement son

appartenance critique à l'église romaine (2). L'ensemble des bulletins trimestriels qu'il édite s'attache à faire connaître cette étude spécialisés; l'apport des religions réformées y fut si déterminante que l'on peut dire que le *féminisme chrétien* est déjà en soi une réalité *œcuménique*.

Nous ne dirons jamais combien notre critique féministe chrétienne se fonde dans le message même du christianisme, comme l'ont solennellement rappelé des textes conciliaires qui condamnaient comme « *contraires au dessein de Dieu* » ces discriminations de race, classe, culture, etc... que la Déclaration de 1948 venait de récuser comme contraires aux Droits de l'Homme.

Entre le christianisme et le vieil Evangile des pages communes d'histoire furent écrites, pages de libération, pages de liberté. Aujourd'hui encore on peut s'émerveiller de ce prophétisme de Paul qui — 20 siècles avant que l'histoire humaine ne put en découvrir le sens et en assumer le combat — condamnait à la fois l'esclavagisme, le racisme et le sexisme en annonçant qu'en Christ ressuscité, il n'est ni maître, ni esclave, ni Juif, ni Grec, ni homme, ni femme ».

Pendant des siècles d'histoire socio-chrétienne, la thématique du féminisme fut souvent empruntée à ce message libérateur chrétien qui annonça celui des Droits de l'Homme.

Pour terminer, honorons ces Anglaises qui, luttant contre le papisme en 1642, se réclamaient à la fois d'un droit au langage et d'un droit chrétien pour s'écrier : « Il peut paraître étrange et peu convenable que des femmes se manifestent par des pétitions publiques, mais le Christ a payé pour nous racheter le même prix que pour les hommes et il attend de nous la même obéissance à sa grâce » (3).

Marie-Thérèse van LUNEN CHENU.

(2) Voir entre autres, éditorial du n° 7, déc. 81 et du n° 8, spécial anniversaire : 12 ans, *solidaires entre critique et espérance*, mars 82.

(3) Cité par Sheila Rowbotham, *Féminisme et révolution*, Petite Biblio. Payot, 1973, p. 11.

DÉBAT AVEC LA SALLE

La modératrice en était Alice GOMBAULT, professeur à l'Institut Catholique de Paris.

Un homme.

On peut considérer le sexisme aujourd'hui comme l'un des archaïsmes de nos religions, non le seul certes, mais un de ces archaïsmes qui nous déconcertent et qui discréditent ces religions. Si l'on veut que le christianisme ait un avenir, il est urgent — me paraît-il — d'en traduire le message et d'en extirper tous les archaïsmes. Par rapport à cette question du langage, je voudrais citer le témoignage de Maurice Zundel, un prêtre genevois mort il y a une dizaine d'années et qui déjà, il y a 50 ans, disait que « Dieu n'est pas moins mère que père », et il ajoutait : « Il faut changer Dieu ». Un défi est lancé et pour ce combat nous devons nous associer, femmes et hommes.

Colette Martin

Je peux continuer à répondre : un philosophe éminent traduit Dieu le pair, p.a.i.r., la paire...

Claudette Marquet

Quand on parle des archaïsmes et de la religion, il faut être honnête, me semble-t-

il. Je crois faux, historiquement parlant, d'assimiler christianisme et anti-féminisme. Quiconque a lu autre chose que les manuels officiels et les catéchismes sera vite persuadé que l'histoire de l'Eglise est pleine de choses imprévues et imprévisibles, de choses inouïes, y compris le rôle tout à fait grand et honnête accordé aux femmes.

Deuxièmement, je ne suis pas tellement d'accord avec ceux qui disent qu'il faut faire de Dieu un père ou une mère, ne pas oublier les images féminines, etc. La parole de Saint Jean mérite d'être retenue : « Personne n'a jamais vu Dieu. Celui-ci, Jésus nous l'a fait connaître ».

Je crois que c'est vraiment le chemin qui nous est offert et qu'au lieu de spéculer sur le Dieu des philosophes, respectable après tout, le Dieu des chrétiens est quand même celui qui s'est rendu visible en un homme. Au lieu de se demander si le Dieu céleste est ceci ou cela, regardons d'un peu plus près ses traces.

Je vous assure, quoique parpailotte, qu'on ne peut résumer l'histoire du catholicisme à celle d'un combat pour annihiler ces êtres humains qu'étaient les femmes.

Et, dernier point, je voudrais quant à moi défendre Monsieur Lustiger. Il nous a rendu l'immense service de rappeler haut et fort, à une heure de grande écoute, que d'après la doctrine catholique officielle encore en vigueur dans les textes de la Sacrée Congrégation pour la Doctrine de la Foi, il ne serait jamais possible que des femmes deviennent prêtres. Dans des termes tout à fait clairs et que le Vatican ne démentira pas, il a rappelé ce que l'on avait oublié : la sainte doctrine catholique et j'espère que de nombreux français se lèveront, non pour aller occire M. Lustiger ou quelqu'un de la hiérarchie bien sûr, mais pour dire : « Frères et sœurs, encore un effort. En effet, il y a encore beaucoup de choses à faire ».

Une femme.

Je voudrais juste dire un mot pour reprendre un peu ce que disait C. Marquet. Je m'appuierai sur l'évangile de Jean, sur le dialogue avec la Samaritaine : « Dieu, vous ne pouvez l'adorer qu'en esprit et en vérité ». Ce que nous pouvons faire, c'est essayer de reprendre les choses à la racine, et cette racine, c'est : « Dieu est Esprit et Vérité » ; il n'est ni masculin ni féminin.

M.-Th. van Lunen Chenu.

Je comprends H.-J. Stiker d'insister sur le problème. Pour moi aussi, il est tout à fait impressionnant : cette symbolique entre l'homme et la femme, ce rapport privilégié entre l'homme et la femme, ce paradigme de toute relation a servi à décrire le rapport de Dieu et de l'humanité et si l'on veut garder la distance nécessaire entre Dieu et l'humanité, on doit reconnaître que le rapport privilégié, aujourd'hui d'égalité entre l'homme et la femme, ne peut plus du tout servir à dire le rapport entre Dieu et l'humanité. Et ce n'est pas rien comme abandon religieux.

Autrefois, alors que la femme était considérée comme inférieure et dans un statut de soumission, il était gratifiant de dire

que malgré infériorité et soumission, l'homme l'aimait comme sa chair et que Dieu et Christ aimaient l'humanité et l'Eglise.

Le problème du langage, c'est celui-ci : maintenant nous ferions littéralement un blasphème si nous disions que Dieu aime l'Eglise comme l'homme aime la femme.

Ce serait, en effet, nier l'antériorité de Dieu. Or, tout ce qui touche à la symbolique sexuelle est codé sur l'antériorité, la primauté de l'homme mâle et évoque celle-ci ainsi que, en regard, l'accueil — sinon la passivité et la soumission — de la femme. Son rôle est second.

Cette symbolique est encore prégnante ; je lisais dernièrement un texte sur la vocation religieuse, de Jean-Paul II. Au sujet de la vocation de l'homme, il évoque quelqu'un qui donne sa vie, mais il évoque pour la femme la vocation de se donner comme à un époux.

Il nous faudra accepter une ascèse de ce que j'appelle la « primarité » des sexes, quand chacun d'entre nous acceptera la « démaîtrise » de son instinct le plus immédiatement masculin ou féminin, maternité comprise.

Un homme.

Ce problème sera long à résoudre. Nous ne pouvons pas parler de l'Écriture Sainte, des religions de nos origines, comme si nous pouvions détruire l'histoire et vivre seulement dans le présent.

Deuxième chose : c'est que nous ne pouvons pas détruire les symboles ; le freudisme, bien loin d'avoir donné la possibilité de considérer les symboles comme secondaires, nous a montré combien nous sommes foncièrement symboliques, il sera d'autant plus difficile par conséquent de purifier les symboles.

M.-Th. van Lunen Chenu.

Où est, selon vous, la frontière entre un symbolisme qui ne s'impose plus de lui-même et une idéologie que l'on impose ?

Le même homme.

Moi, j'appellerai idéologie : vouloir faire fi de toute espèce de valeur symbolique du corps humain.

M.-Th. van Lunen Chenu.

Et moi, j'appelle idéologie le fait que des hommes seuls jusqu'à présent aient décodé le symbole et n'acceptent pas — car en effet cela n'est jamais arrivé dans l'Eglise catholique — un véritable dialogue avec une Commission, une association, un groupe de femmes. Vous vous souvenez de la récente Commission vaticane de la femme — j'en ai écrit l'histoire dans les Etudes —

qui n'a jamais eu ni les moyens, ni la possibilité de son travail ?

Et c'est bien là que l'Eglise hiérarchique montre sa faiblesse : elle ne peut pas affronter le dialogue avec les femmes.

Une femme.

Je voudrais répondre à Monsieur quand il parle de l'histoire. Je crois, moi, qu'une nouvelle histoire est déjà née. On a parlé de la virginité de Marie. Je voudrais qu'on parle de la maternité. Pourquoi ne pas dénombrer toutes les femmes qui, depuis 150 ans, ont vécu, se sont sacrifiées pour leurs enfants, alors qu'elles n'étaient pas reconnues sociologiquement.



Chrétiens pour une Eglise Populaire, Québec.

Un homme.

Au point de vue de l'histoire qui se fait, je voudrais raconter une petite anecdote qui fait pendant à ce qui a été rappelé à propos du cardinal Lustiger et de l'accès des femmes au sacerdoce. Je précise tout de suite qu'en tant que théologien catholique, je suis partisan de la possibilité pour les femmes d'accéder au sacerdoce.

Mais je voudrais raconter l'anecdote suivante : je parlais, il y a 7 ans, à un congrès de théologie, et comme cela se passe aux U.S.A., un certain nombre de religieuses m'ont dit : « Puisque tu vas là-bas, on va certainement t'interroger sur le sacerdoce des femmes, puisque c'est un sujet brûlant. Alors tu leur diras de notre part que leur sacerdoce ne nous intéresse pas. Qu'ils commencent par changer leur sacerdoce et,

après cela, nous verrons, nous, que nous soyons femmes ou hommes, peu importe, si cela nous intéresse ».

M.-Th. van Lunen Chenu.

Il est vrai que l'on entend à ce sujet des choses fort différentes. Dans un bulletin comme le nôtre, nous nous sommes toujours efforcés de montrer cette différence. Il ne faudrait pas que cette réaction semble infirmer la vocation très réelle, et la demande tout à fait justifiée, émise par d'autres femmes — et notamment par les Américaines — d'accéder au sacerdoce.

Une femme.

En France aussi, il y a un certain nombre de femmes qui considèrent que le sacerdoce est une affaire de pouvoir et que cela, elles n'en veulent pas, que cela ne les intéresse pas.

Alice Gombault.

... Il faut aussi quelquefois dire que sans pouvoir, au sens sociologique du mot, on n'accède à rien du tout, pas même à l'identité personnelle.

Claudette Marquet.

Je ne suis pas prêtre, seulement pasteure. Mais je voudrais rappeler que ce ministère-là vient du latin « ministerium » qui veut dire « serviteur ». Si ce ministère-là a été au cours des siècles dénaturé, c'est bien dommage ; mais ce n'est pas parce qu'une fonction a été dénaturée qu'elle doit être refusée et je crois que si je suis devenue pasteure, j'ai d'abord chaussé les bottes de mes prédécesseurs ; je n'ai pas tout de suite inventé ma manière à moi de faire les choses. J'ai essayé avec d'autres — parmi lesquels notamment des collègues masculins — de la vivre selon ce que nous dit l'évangile. Vous savez, toute fonction peut être une fonction de pouvoir.

« Des choses nous arrivaient que nous ne comprenions pas.

On n'osait pas les dire.

Ça n'avait pas l'air suffisamment sérieux.

On croyait que l'on avait tort de ressentir ces choses-là.

On se sentait coupables.

On se taisait.

... Alors, un jour, nous nous sommes retrouvées entre femmes, et nous avons choisi de parler de ces choses-là. Entre nous, entre « malades », entre « inadaptée », entre « non-féminines », entre « mal-baisées », entre « hystériques ».

... Nous avons cassé le silence, nous avons parlé, nous nous sommes recon nues toutes écrasées par la même oppression. »

Collect. *Le livre de l'oppression des femmes*, Belfond 72.

Une femme.

Je voudrais parler, moi, de la vie religieuse. Depuis quelque temps les religieuses s'associent aux autres femmes dans cette recherche féministe, alors que, pendant tout un temps, nous avons bénéficié des lois (par ex. le droit de vote) sans y avoir mis le doigt. Je constate un changement chez les femmes qui fait changer les hommes. Le fait que les religieuses aient pris en main leur vie professionnelle — vie de travail, vie de voisinage — et qu'elles puissent gérer elles-mêmes, faire des actions en banque, etc., rend manifeste qu'un groupe de femmes peut s'organiser sans crier beaucoup, mais avoir une transformation de mentalités.

Dans leurs relations aux évêques, seules les religieuses en pastorale étaient reconnues, parce qu'elles étaient au service des prêtres ; mais de plus en plus on constate que les religieuses qui sont dans un quartier, simplement avec les autres personnes, sont reconnues comme telles : petite communauté qui est là, cellule de chrétiens.

Alice Gombault.

Je voudrais dire : Religieuses, mes sœurs, vous êtes un vivier pour la cause des femmes et, comme le disait Colette Martin, comme un vêtement qui a servi, que l'on retourne et qui se retrouve neuf ; pour la cause des femmes, vous êtes encore neuves.

Une femme.

Je reviens brièvement sur la question du symbole. On utilise cet argument du symbole pour dire que le prêtre **représente** le Christ et que, par conséquent, la femme ne le peut pas. Mais dans l'eucharistie, le prêtre ne représente pas le Christ, il n'est pas le symbole du Christ, mais il est simplement le signe que l'eucharistie est un don de Dieu et n'appartient pas à l'assemblée.

Une femme.

Je parle beaucoup moins qu'avant parce que je me pose beaucoup plus de questions. J'ai observé cette salle dont je fais

partie, écouté les discours et je voudrais vous faire partager mon étonnement : une fois de plus, dans une assemblée à majorité catholique, la question a été ramenée à celle du pouvoir, à celle du masculin et du féminin par rapport au pouvoir. Ce qui fait remuer la salle, c'est ce qui tourne autour de Dieu, par ex. ce qu'on a dit à propos de la Trinité, tout à fait discutable, mais qui me paraît faire l'objet d'une véritable question ; c'est ensuite tout ce qui tourne autour de la mise en place du pouvoir des femmes et des hommes et il me semble que la question du langage — je m'en étonne — n'a pas passionné la salle. Nous ne faisons pourtant que parler. La question du pouvoir de l'Eglise, ce n'est pas une question urgente, une question quotidienne. Mais nous ne faisons que parler et ce n'est pas ce qui nous a passionnés.

Une femme.

Je voudrais exprimer une certaine tristesse : quand une femme anime un groupe de jeunes (au cours d'un pèlerinage, par ex.) et que vient le moment de célébrer, quelle tristesse pour elle de ne pouvoir le faire.

Une femme.

Je reviens à la question du langage. Pour une fois je suis contente d'être journaliste et non pas écrivain, parce que je ne suis pas sûre que le titre d'écrivaine puisse me plaire. Je vais m'en expliquer : cette question du langage explique bien les difficultés où nous sommes en tant que femmes, à cheval entre une lutte pour l'égalité et la reconnaissance en tant qu'êtres humains, et en même temps pour la prise en compte de notre spécificité.

Je suis journaliste ; un jour, un collègue mâle m'a dit : Quand tu interviewes un homme, la première question que tu te poses n'est-elle pas de savoir si tu as envie de coucher avec lui ? J'ai dit : Non, la première question, c'est : Bonhomme, qu'as-tu dans le ventre et que vais-je essayer, en tant que journaliste, de sortir de toi ? Comment vais-je te comprendre et transmettre cela à mes lecteurs ? Là j'avais un

boulot d'être humain. Qu'un maximum de femmes soient docteurs, avocats, professeurs d'université, et ensuite on verra bien comment cela transformera la profession avant de transformer le langage.

Alice Gombault.

Quelqu'un a rappelé ce qu'a dit Alain Fantapié : non pas donner au langage un rôle de reflet d'une réalité que nous avons intérêt à voir changer, mais aussi un rôle porteur de ce changement.

Une femme.

Je reviens en arrière, je ne voudrais pas faire de la peine à cette religieuse qui a parlé de tout son cœur, mais je ne crois pas aux composés d'un seul sexe pour faire avancer les rapports hommes/femmes. On a vu ce qu'a donné l'Eglise exclusivement masculine. Je crois à la mixité et je pense que les communautés féminines ne feront pas plus avancer la religion que le lesbianisme avancer le féminisme.

Un homme.

Il ne me semble pas qu'on puisse biffer d'un trait de plume la différence symbolique de l'homme et de la femme et les données biologiques, génétiques, etc. qui entrent dans cette symbolique.

Ce qui me paraît par contre très discuté, c'est quand on érige cette différence symbolique en différence inégalitaire et que l'on se sert de ce modèle de symbole pour inférioriser l'un des sexes. Le problème est là et pour cela H.-J. Stiker a posé une question tout à fait radicale concernant la Trinité. Ce qui m'importe, c'est de savoir que dans la Trinité il y a des différences. Justement elles ne sont pas inégalitaires. Il y a un jeu de différences d'articulation pratique intratrinitaire qui est symboliquement important pour les chrétiens. Je ne peux pas déduire de

là une éthique, ni une conduite, ni une norme, mais toutes les fois que dans la pratique chrétienne j'ai un comportement qui me place en situation inégalitaire par rapport à l'autre sexe, c'est-à-dire de supériorité masculine, je suis en contradiction avec ce que j'affirme par ailleurs de Dieu Père, Fils, Esprit.

H.-J. Stiker

Ce sur quoi j'insistais un peu plus était la question du langage. Tu peux dire : « Ça n'a pas d'importance que ce soit un Père, un Fils, un Esprit », mais je pense qu'il y a la représentation historique du Sauveur comme un homme, un mâle, et tout ce langage sur le salut, sur le rapport à l'intérieur de la Trinité, sur le rapport entre Dieu et l'homme et les hommes entre eux, est très fortement masculinisé. Si l'on veut le démasculiniser, on est devant des problèmes très importants. Il y a une importance du langage qu'il ne faut pas minimiser.

Colette Martin.

Il y a une place au féminin dans la Bible. Isha, la première femme, n'était pas du tout une femme, c'était une faculté évolutive et l'on représente toujours l'Eden comme une matrice ! Quand il est dit qu'on revêt Adam et Eve de peau, c'est dire qu'à ce moment-là, ils deviennent véritablement humains et ils se connaissent mâle et femelle. Je vous ferai remarquer qu'ils n'ont que des fils dont on connaît les noms.

Je voulais relever tout à l'heure que ce qui nous gêne, comme femmes, c'est d'être toujours une multitude, nous sommes toujours la multitude sans nom.

J'espère que de la femme on puisse dire le dernier mot de la Bible :

« Viens bientôt ! ».

Féminisation du langage

sous presse

« L'homme est supérieur à la femme et la langue le prouve » (Canard Enchaîné, 2-5-84), « Elles ont osé toucher au sexe des mots » (L'éducation hebdo, 3-5-84), « SOS pour les mâles » (Le Quotidien du médecin, 19-5-84)... : la récente création par Yvette Roudy de la « Commission de terminologie relative au vocabulaire concernant les activités de femmes » a largement donné aux journalistes l'occasion de montrer leurs talents linguistiques et caustiques certes, mais surtout de mettre en évidence les conséquences sociologiques et symboliques d'une féminisation du langage.

Libre à chacun de discourir sur les enjeux d'une telle entreprise ; les faits parlent d'eux-mêmes : précurseurs (et précurseuses ?) dans l'évolution du langage et des mentalités, les journalistes sont les premiers, après quelques groupes épars de femmes, à utiliser des termes tels qu'autrice (Var Matin, 4-5-84), la ministre (Quotidien de Paris, 5-5-84), docteure ou aumônière (Témoignage chrétien, 7-5-84), professeuse ou écrivaine (La Croix, 16-6-84)... et j'en passe. L'usage de ces termes dans la presse, qu'il soit ironique, dépréciatif ou révolté, constitue en soi une nouveauté non négligeable dans l'histoire de la langue française et des mentalités.

Certains journalistes renâclent à faire le pas en utilisant, pour des termes féminisés, italiques (*la prof* ou *la chef* dans les

Nouvelles) ou guillemets (« la » ministre française des Droits de la Femme dans Libre Belgique) : histoire de dire, ce qui reste vrai, que ces mots ne sont pas encore entrés dans le langage courant. Quelques quotidiens comme Le Monde, donnent simplement la parole aux principales initiatrices de la féminisation des noms de métiers, à savoir Yvette Roudy et Benoîte Groult, présidente de la Commission. Une manière sans doute de rendre à César ce qui est à César.

Si les articles précités et d'autres encore se font l'écho des propositions et mises en garde de la Commission (éviter les suffixes en -esse par exemple qui sont péjoratifs), inversement ils offrent à ladite Commission des suggestions. Comment se fait-il, écrit Claude Sarraute dans Le Monde, que le décret du Journal Officiel désigne tous les membres composant la Commission au masculin, alors que ce sont en majorité des femmes ? Odile Douroux, de son côté (Le Pèlerin, 10-5-84), craint la création de « mots à la consonance pas tellement jolie (sic !) à laquelle il faudrait s'habituer ». Une lectrice de Marie-Claire, quant à elle, fait remarquer (mai 1984) : « Il n'y aurait rien de gênant à avoir à la fois une directrice et une professeur... et on aurait alors une agent commerciale comme on a une dent couronnée ! La règle essentielle serait que la terminaison du mot féminin corresponde à ce qui existe déjà en français ».

Reste à souligner que l'évocation du travail de la Commission est pour divers journalistes l'occasion de donner libre cours à leurs phantasmes (« Comment diable la commission s'y prendra-t-elle pour trouver un féminin au donneur de sperme ? », Pierre Nembrini dans *Var Matin*), à leurs combats militants. (« Il ne reste à la commission Roudy qu'à donner aux paroisses catholiques une bonne prêtre qui deviendra l'aumônier du lycée ou une sainte évêque ; le mot créé, Rome imaginera peut-être d'inventer la fonction », Claude Gault dans *Témoignage chrétien*) ou à leur misogynie inconsciente ou caractérisée (« Rabelais, grand inventeur de vocables, aurait été enchanté de présider une telle commission », Maurice Toesca dans *Le Figaro*, 30-5-84).

Pour les féministes engagées dans les travaux de la Commission, les réactions négatives de l'Académie Française à la féminisation du langage — Alain Peyrefitte les reprend d'ailleurs avec un malin plaisir (*Le Figaro*, 23/24-6-84) — sont les plus insultantes. En particulier, cette déclaration : « Le genre dit couramment « masculin » est le genre non marqué, qu'on peut appeler aussi extensif, en ce sens qu'il a capacité à représenter à lui seul les éléments rele-

vant de l'un et l'autre genre naturel. » Sans parler d'Aristide qui envoie élégamment aux pelotes une telle assertion (*Le Figaro*, 29-6-84), Benoîte Groult répond verbatim (c'est le cas de le dire) dans *Le Monde* (17-7-84) : « La vie, heureusement, va se charger de bousculer cette vieille dame trop digne qu'est la langue française, chaperonnée par quarante duègnes sourcil-leuses ».

La langue française : « une vieille dame trop digne » ? Lorsque nombre de journalistes réagissent avec ironie à la création de la Commission Roudy, ils montrent certes que la langue française est peut-être « une vieille dame trop digne » mais qu'avec elle, on peut prendre bien des libertés ! Les mentalités seront sans doute moins souples. Mais à force de jouer avec les mots, d'aucuns se joueront moins de ce que des femmes entreprennent pour leur reconnaissance. Maintenant que les préjugés sexistes se sont largement exprimés par la voie des journalistes, on peut espérer entrer dans une nouvelle étape. D'ores et déjà, quelques bonnes leçons de pragmatisme s'imposent !

Blandine de DINECHIN, Paris.

L'EGLISE ET LES FEMMES

Nouvelle bibliographie analytique de FEMMES ET HOMMES DANS L'EGLISE

On se souvient probablement de l'excellent travail de bibliographie préparé l'an dernier par Maud Dillard pour les années 1980, 81, 82.

Elle a remis l'ouvrage au métier pour le compléter : recherche rétrospective 1978-1980 et mise à jour 1983.

Sont répertoriés non seulement des livres mais de très nombreux articles qui échappent beaucoup plus souvent à ce genre de travail. Quant aux analyses de contenu, c'est un modèle du genre : claires, concises mais relevant l'essentiel et l'original.

(On en trouvera un fac-similé p. 52).

Première bibliographie 1980-1982, 16 p., 93 livres et art. répertoriés : 20 FF.

Deuxième bibliographie 1978-1980 et 1983, 30 p., 159 livres et art. répertoriés : 25 FF.

En quête d'une parole enracinée

Faut-il en faire l'aveu ? Ces notes sont nées d'une longue amitié et d'une passion commune, qui nous hante et nous fait vivre : celle de dire Dieu, de raconter le pain et le vin avec des mots de chair et de sang. Des mots puisés aux racines de la vie et qui sentent l'humus. Des mots qui chantent le corps, le désir, la tendresse. Mais aussi la déchirure dans la communion, l'errance, la désespérance. Des mots d'amour, des mots d'humour, des mots-signes, des mots-clés, des mots-tissage !

Passion pour la Parole incarnée dans un monde qui n'aime plus la parole :

« Notre monde n'aime plus la parole : il en use trop et le sens des mots s'est perdu dans le chaos des terminologies. Le sens, tel que nos sens l'appréhendent. Saveur, volume, densité, articulation, vibration, ne sont pas des superfluités rhétoriques, mais la chair du vocable... » (1)

La « chair » des mots, leur saveur, leur rondeur... un singulier défi lancé à notre foi à l'heure où le mutisme gagne nos contemporains parce que la communication est devenue l'affaire des autres (mass media). Qui connaît encore le poids des mots pour dire la profondeur d'un événement, la densité ou la fragilité d'une relation ? Or, il s'agit d'entrer en corps à corps avec la Parole. Afin qu'elle creuse notre humanité en sillons de fertilité. Et non qu'elle l'effleure sans jamais la res-susciter. Il n'y a pas de témoignage crédible que celui qui se risque au prix d'une blessure. A partir de là — de là seulement — nous pouvons commencer à parler.

Ceci dit, nous voudrions ouvrir quelques pistes dans lesquelles nous avons décelé une sensibilité qui nous est commune (faut-il l'appeler féminine ?) et qui attise nos connivences :

Quels que soient nos lieux d'Eglise et l'orientation de nos ministères, nous nous rejoignons dans la quête d'une parole qui dise la densité de l'Incarnation, sans en épuiser la profondeur.

« Le Sens se fait signe et il habite parmi nous » (2).

Casser l'usure des mots pour être rendu à cet émerveillement qui est la capacité même de l'enfant et du poète, tisser des espaces de sens au cœur de nos enfermements : une promesse, un projet qui nous font vivre.

Cette parole se voudrait tout d'abord une parole enracinée. Il faut parler à partir de ce que nous sommes, sans le nier, ni le gommer : notre lieu de femmes, notre

(1) Pierre Emmanuel. *Le goût de l'Un (Seuil)*, Paris 1963, p. 21.

(2) J.-P. Manigne. *Pour une poétique de la foi (Cerf)*, Paris 1969, p. 137.

corps, nos rythmes, notre perception du temps, notre sensibilité, notre mode de présence aux autres, la capacité (ou la difficulté!) que nous avons à mener de front plusieurs barques. Nous ne croyons pas aux discours de foi invertébrés, aux systèmes qui généralisent, à un Dieu recroquevillé dans l'intemporalité. Pour nous, Dieu se conjugue dans la chair de l'histoire :

« Le Christ est maître de l'histoire dans la plénitude de son historicité. Il dit l'universel en araméen... » (3).

C'est au creux de cette chair que nous entendons résonner la question décisive où va se jouer notre fidélité : « Et vous, qui dites-vous que je suis ? »

Cette parole se voudrait aussi une parole unifiante, une parole qui travaille à réconcilier les deux moitiés d'un monde brisé par les dualismes de toutes sortes : corps/âme, ciel/terre, temporel/spirituel, intellectuel/sensible, individuel/communautaire, masculin/féminin, etc. C'est choisir le monde sémitique contre le monde grec. Et déchiffrer la réalité, les êtres, non à travers des antinomies qui les figent en états, en factions ou en rôles, mais dans le jeu de l'Esprit qui travaille à faire toutes choses nouvelles. Pâques incessantes où la vie rebondit sans jamais tarir...

Cette parole se voudrait enfin une parole ouverte, une parole qui déploie des possibles. Non pas une parole définitive qui clôt et qui barre. Il y a une manière de parler qui réduit les autres au silence, mais il y a une manière de parler qui les rend à eux-mêmes et qui suscite leur propre parole. Il y a une manière de parler qui renforce le culte de la personne, mais il y a une manière de parler qui enfante la communauté. Si nous tentons de ne pas vivre le ministère de la parole comme un pouvoir, n'est-ce pas que nous, femmes, émergeons à peine du silence de l'histoire? La blessure d'un mutisme séculaire ne se referme pas si vite...

C'est pourtant vrai que l'Évangile nous a fait naître au langage! Comment taire désormais à d'autres cette promesse? Comment aussi rejoindre ces autres, les atteindre à la jointure de leur être, sinon par une parole célébrante qui porte devant Dieu le monde des hommes et des femmes de ce temps? Parole poétique aussi, si être poète c'est habiter le monde avec une sorte d'attention amoureuse qui pourrait bien être prière

Pour ceux qui n'entendent ni ne voient plus aujourd'hui, la poétique de la foi, la symbolique gestuelle et sacramentelle — si nous réapprenons à les habiter — peuvent advenir comme autant de traces d'une Parole qui parle. De cette Parole faite chair en Jésus de Nazareth, qui seule peut rendre leur voix aux sans-voix et restituer au monde un langage de communion, un langage qui tisse le partage plutôt que de le tuer.

Ce sont là notre espérance et notre conviction.

Francine CARRILLO-GUELBERT, Genève.

Bulletin du Centre protestant d'études Groupe « IBSO », 7, rue Tabazan, Genève - août 1983 : « Réflexions théologiques au féminin » (4).

(3) J.-P. Manigne. Pour une poétique de la foi, p. 139.

(4) Cf. bibliographie, p. 49.

Femmes qui font de la théologie, théologie qui se fait féministe

Le journal américain « National Catholic Reporter » a publié en avril dernier un numéro spécial sur les femmes qui font de la théologie. Si ce phénomène est encore très peu répandu en Europe, l'Amérique du Nord par contre, compte 336 femmes qui font de la théologie à un niveau professionnel ou comme enseignement universitaire. La croissance a été très rapide, puisqu'il y a quatre ans (1980), le « Women's Caucus of Religious Studies » n'en dénombrait que 168. On estime qu'environ un cinquième sont catholiques, mais que plusieurs enseignent dans des séminaires non-catholiques. Bien entendu, ce ne sont pas toutes ces théologiennes qui se disent féministes, mais une bonne part des travaux les plus importants viennent des rangs féministes.

Qu'est-ce que la théologie féministe pour les Américains ? La théologie féministe ne consiste pas à ajouter un peu d'élément féminin à la sauce et à faire mijoter à feu doux ! C'est plutôt une reprise et une reconceptualisation en profondeur de toute la théologie, de ses sources, de ses méthodes et de ses thèmes, selon l'éditorial du NCR (1). Dans ce numéro spécial, la parole est donnée à quelques représentantes du courant « central » de la théologie féministe ; les courants les plus radicaux n'y sont pas présentés (Mary Daly) car le journal a choisi de s'en tenir aux auteurs qui travaillent au cœur de la tradition chrétienne.

Les thèmes de la théologie féministe.

La critique féministe de la religion ne se limite pas à quelques thèmes privilégiés mais touche plutôt toutes les dimensions de la vie. La critique institutionnelle (autorités religieuses et gouvernementales) va de pair avec l'identification des systèmes d'oppression-sexisme, racisme, classisme. Pour arriver à penser la libération comme un processus intégrant la dimension collective, la théologie féministe s'attache à éclairer des dimensions jusqu'ici secondaires : la réunification de l'esprit et de la matière, la reconnaissance de la sexualité des femmes, la réintégration de l'humain dans la nature plutôt que l'asservissement de cette dernière, etc.

Question de méthode.

La théologie féministe, pour atteindre son objectif de repenser de fond en comble la théologie traditionnelle doit se servir de nouveaux instruments théoriques. Elle

(1) National Catholic Reporter : important hebdomadaire américain. Dans son numéro du 13 avril 1984 : « Women doing theology ».

insiste en effet sur la dimension intuitive, subjective, créatrice et même émotionnelle pour contrebalancer la prédominance absolue qu'ont eue jusqu'à maintenant les dimensions dites objectives de la rationalité, de l'abstraction et de la linéarité.

La théologie féminine demande ainsi que l'expérience des femmes interprétée par elles-mêmes soit considérée valide et même rédemptrice. Les nouvelles spiritualités et théologies qui surgissent des expériences des femmes sont donc explorées avec un nouveau regard. On croit par là trouver de nouvelles façons de parler de Dieu et arriver à le célébrer autant par la danse, le chant, les arts visuels que la poésie.

Les tâches des théologiennes féministes.

Dans cette reprise du message chrétien et de la tradition, les théologiennes et biblistes féministes se voient confrontées à une tâche d'envergure. Elles veulent en effet construire non seulement un futur où les femmes occuperont la place qui leur revient, mais aussi contribuer à créer une nouvelle vision du monde. A cet égard, elles doivent ré-investiguer la tradition pour y trouver les visages multiformes des collaborations des femmes dans l'histoire. La réappropriation du passé oublié ou caché constitue donc pour elles un outil pour bâtir l'avenir.

C'est ainsi que des femmes se trouvent aujourd'hui sur le même terrain que les hommes pour « penser Dieu ». Dans les facultés de théologie, dans les séminaires, dans les écoles de foi, elles croient que leur ré-interprétation des idées reçues sur Dieu — qui ne fait que commencer — amènera à long terme une transformation des cœurs et des structures.

Les multiples approches de la théologie féministe.

Il a sans doute été difficile pour le NRC de choisir des portes-paroles pour représenter la multiplicité des approches de la théologie féministe. Mais à travers les dix articles qui sont présentés la richesse et la diversité des théologies féministes se manifestent. Nous donnons ici un bref aperçu de chaque contribution.

— Rosemary Ruether.

Pour R. Ruether, une des théologiennes les plus connues des Etats-Unis, les féministes doivent d'abord s'attaquer aux problèmes d'ordre structurel et institutionnel du système dit patriarcal. Elle propose ici une analyse de ce qu'elle appelle les bases de l'ordre social fondé sur un système hiérarchique et dominateur. Selon elle, l'Eglise a été profondément façonnée par cette structure, et la dénonciation de l'oppression doit se faire en même temps dans la société et dans l'Eglise. Elle s'attache à quelques thèmes qu'elle développe plus en profondeur dans ses livres, et plus particulièrement dans son dernier (*Sexism and God-Talk*), comme la domination de la femme à travers son corps et sa sexualité, la déshumanisation qui se manifeste dans l'oppression des plus faibles et l'asservissement de la nature. Finalement, pour Ruether, la civilisation dite patriarcale est ultimement une culture de violence et de guerre. Après son diagnostic sur cette culture, R. Ruether propose une vision utopique — à réaliser ! — de ce que serait l'émergence d'une compréhension féministe de la vie.

— Francine Cardman.

La critique féministe appelle une éthique « of care ». Elle surgit d'une nouvelle attention accordée à l'expérience des femmes. Cette expérience réexamine plus particulièrement

trois dimensions spécifiques de la vie de l'Église : ses structures, son système d'autorité, et son système de relations humaines. La critique féministe peut amener de nouvelles questions à la vie de l'Église, mais des questions qui surgissent du plus profond de notre humanité : « Comment sont traités les gens ? Comme des personnes ou comme des objets ? Comment sont prises les décisions ? Par les ordres venant « d'en haut » ou par une écoute de ce que chacun vit ? C'est ce que F. Cardman appelle, à la suite de Carol Gilligan, une éthique « of care » où l'autre est pris en considération dans toutes ses dimensions et où la vie et l'amour structurent nos actions et nos choix éthiques.

— **Mary Ann Tolbert et PHEME PERKINS.**

La bible comme appel à la fin de toute oppression.

Mary Anne Tolbert présente une méthode herméneutique qui nous permet de lire la Bible comme un livre prophétique de libération de toutes les oppressions. Dans un autre article, PHEME PERKINS met en pratique cette herméneutique féministe dans une relecture de la place des femmes dans les textes néo-testamentaires.

— **JANET KALVEN.**

Les voix des femmes changent l'Église.

Janet Kalven trace un portrait très percutant des changements encourus dans l'Église américaine depuis les quinze dernières années. Les avancées sont spectaculaires, et J. Kalven nous propose ici une parole d'espérance qui stimule notre foi en un avenir meilleur.

— **BEVERLY W. HARRISON.**

La pensée féministe est profondément œcuménique.

Pour B. Harrison, la dimension profondément œcuménique de la pensée féministe prend ses racines dans la profonde expérience d'exclusion et de domination des femmes. Elle présente un tableau des différentes lignes œcuméniques qui se retrouvent dans la théologie féministe : de la ligne pacifiste et anti-armement, aux lignes radicales de « résistance contre le patriarcat » (Mary Daly), les divers fondements théoriques de l'œcuménisme féministe sont analysés..

— **ADA MARIA ISASI-DIAZ ET TOINETTE EUGÈNE.**

Les minorités culturelles et le féminisme.

Les femmes hispaniques et les femmes noires peuvent offrir aux féministes des modèles alternatifs d'endurance, de résistance et de détermination. Mais elles soulignent leur choix de conserver leur identité culturelle à l'intérieur du mouvement féministe : c'est un appel de l'intérieur du mouvement des femmes pour le respect des différences.

— **DIAME NEU.**

Les femmes qui célèbrent leur foi.

La célébration est une dimension essentielle de la théologie féministe. Les femmes qui prennent au sérieux une dimension englobante de la foi se préoccupent de célébrer dans une pluralité d'expressions. L'art, la musique, la poésie non seulement peuvent refléter la compréhension féministe du monde, mais peuvent aussi faire éclater les frontières entre l'individuel et le collectif.

Présenté par Anne FORTIN, Québec - Paris.

« Notre héritage est notre pouvoir »

L'étude que nous donne ici Marcelline Brun vient parfaitement illustrer notre sujet. Il s'agit d'une étude exégétique et théologique, sociologique aussi, fondamentale et très unanimement saluée comme telle depuis sa parution l'an dernier. Marcelline est d'autant mieux placée pour parler de cette œuvre qu'elle en assure actuellement la traduction pour les éditions du Cerf.

En Mémoire d'elle, ce titre évocateur du dernier ouvrage d'Elisabeth Schussler-Fiorenza (1) surprend pourtant. A la fois familier et insolite, à qui, à quel événement renvoie-t-il ? L'auteur nous explique dès le début de son introduction que cette apparente transposition de la recommandation de Jésus à ses disciples lors du dernier repas, n'est rien d'autre qu'une parole de Jésus dans l'Evangile de Marc à propos du geste d'une femme : la femme qui au début du récit de la passion lui verse du parfum sur le tête alors qu'il se trouve dans une maison à Béthanie. C'est à la suite de cette onction que Jésus affirme : « partout où sera proclamé l'Evangile dans le monde entier, on racontera aussi, **ne mémoire d'elle** ce qu'elle a fait ». Or constate E. Schussler-Fiorenza, ce récit ne fait pas partie de ce qu'ont retenu de l'Evangile la majorité des chrétiens, et même le nom de cette femme est resté ignoré.

Le projet d'E.S. Fiorenza, Professeur d'Etudes néo-testamentaires et de théologie à l'université Notre-Dame, part de l'hypothèse que ce n'est là qu'un exemple, mais des plus révélateurs, de ce qui s'est passé depuis les débuts du christianisme. Le rôle joué par les femmes, l'importance de leur participation ont été négligés, gommés, jusqu'à en être peu à peu oubliés. Il s'agit donc de partir à la conquête de l'héritage chrétien des femmes, de reprendre possession de ce qui leur appartient sans qu'elles en soient le plus souvent conscientes, en un mot de restituer à l'histoire chrétienne primitive, les récits qui concernent les femmes. Vaste entreprise de reconstruction qui devrait leur redonner force et énergie dans leur lutte pour exister, pour être reconnues comme des chrétiennes à part entière.

E.S. Fiorenza annonce très vite le lieu d'où elle parle : elle est féministe et consi-

(1) Elisabeth Schussler-Fiorenza, *In Memory of Her, a feminist theological reconstruction of christian origins*, New-York 1983, Cross-road, 351 pp.

— Théologienne allemande-américaine, l'auteur est bien connue déjà pour ses travaux, entre autres : E. Schussler-Fiorenza : *Word, Spirit and Power ; Women in Early, Christian Communities*, in *Women of Spirit*, éd. R. Ruether et E. Mc Laughlin, New-York 79.

dère qu'aucune recherche n'est neutre, que « l'objectivité » des théologiens et des historiens ne recouvre en fait qu'une appréhension androcentrique cachée ou ignorée de notre passé et des textes bibliques qui le fondent.

La méthode. Pour passer d'une vision androcentrique à une vision féministe de notre passé chrétien, E.S. Fiorenza se fixe d'explorer les documents des débuts du christianisme, sans aborder toute l'histoire biblique. Il sera cependant nécessaire d'aller au-delà des limites du Nouveau Testament canonique puisque c'est précisément un produit de l'Eglise Patristique et donc un document théologique portant la marque des « gagnants historiques ». En se situant dans la lignée de l'interprétation féministe de la Bible qu'elle fait remonter à la publication de « The Woman's Bible », par Elisabeth Cady Stanton (1895-1898), Fiorenza va nous faire participer, au risque de nous paraître parfois pesante, tant elle y apporte de soins, à l'élaboration de ses propres modèles et concepts heuristiques féministes ; ils lui permettront de prendre ses distances par rapport à l'apologétique dominante et de mieux distinguer la contribution des femmes dans les premières communautés chrétiennes (tout en faisant le pari que ces modèles ne pourront qu'améliorer la perception et la compréhension que nous pouvons avoir de ces communautés). Ne se présentant pas seulement comme historienne féministe mais aussi comme théologienne féministe, elle considère que tant que les histoires et l'histoire des femmes ne seront pas conceptualisées théologiquement comme partie intégrante de la proclamation de l'Evangile, les textes et les traditions bibliques formulés et codifiés par les hommes resteront une source d'oppression pour les femmes. Au contraire, en dégageant des sources disponibles, le rôle moteur des femmes disciples, leur influence, leurs gestes il est possible d'apporter un correctif à nos symboles presque uniquement masculins, à nos ritualisations, nos institutions qui portent le poids de siècles de déformations patriarcales.

La notion d'Egalité des disciples (the discipleship of equals) est au cœur de la recherche de Fiorenza. Elle leur paraît s'imposer avec force aussi bien dans la manière dont l'appel de Jésus est adressé aux premiers disciples, qu'ils soient femmes ou hommes, que dans le nombre et l'importance des grandes figures qui jalonnent l'Evangile et les textes chrétiens des premiers siècles.

Patiemment, avec le plus grand soin, en exhumant des textes rarement étudiés, Fiorenza vérifie son hypothèse que les courants égalitaires du christianisme n'ont pas été totalement éliminés et qu'on peut parvenir à retrouver leur trace à partir des deux grands mouvements de ses débuts :

- 1) « le mouvement Jésus », enraciné dans les évangiles, ayant pour symbole « la Basilica » (le royaume) de Dieu, mouvement fondamentalement égalitaire qui va chercher à renouveler le judaïsme ;
- 2) « le mouvement missionnaire » qu'on suit à travers les Actes et les Epîtres de Paul, dont le symbole est la création nouvelle.

Tous les éléments disponibles ayant trait aux femmes dans le fonctionnement des premières communautés, à leur rôle dans les « maisons », où elles n'assuraient pas seulement le service de table, mais aussi celui de la parole, sont rassemblés et viennent confirmer cette hypothèse, étayée aussi, bien sûr, par le texte ambivalent de Paul « il n'y a plus ni homme ni femme ».

La vision ultérieure sur laquelle s'achève « En mémoire d'Elle », c'est cette égalité des disciples, cet apostolat des égaux, devenus pouvoir de transformation, ouverture à un avenir pour les femmes qui se réclament de la Bible. E.S. Fiorenza rêve d'une « Ekklesia » suscitée par les femmes où se manifeste l'expérience de Dieu parmi et par tous, d'un nouveau modèle d'Eglise, transcendant les dualismes et les divisions, qu'il faudrait que tous rejoignent pour que l'Evangile soit enfin proclamé.

Alors, lorsque nous partagerons le pain et le vin, nous ne proclamerons pas seu-

lement la Passion et la Résurrection du Christ, mais aussi celle de toutes nos sœurs chrétiennes qui nous ont précédées et nous remémorerons tout ce qu'elles ont fait « en mémoire d'elles ». On voit que l'attitude résolument féministes de l'auteur ne s'est pas atténuée en route et que son souci de rééquilibrer la part faite aux femmes est plus présent que jamais.

Il n'est pas surprenant qu'un ouvrage animé d'un tel souffle et faisant preuve d'une si vaste érudition, ait enthousiasmé nombre de critiques de la presse américaine. L'une d'elle, A. Gallagher (1), va jusqu'à écrire que « ce livre porte en lui la promesse d'une révolution au moins aussi importante que celle de Copernic, et que sa fidélité à la tradition chrétienne en même temps que sa radicalité subversive en font une source de grande espérance pour l'Eglise de l'avenir ».

Dans « America » (2), Nancy C. Ring se réjouit de voir ainsi « rendues les femmes à l'histoire et l'histoire aux femmes ». Elle salue ce travail gigantesque avec admira-

tion et manifeste beaucoup de gratitude à l'égard d'une théologienne qui a su ouvrir de nouvelles voies à la recherche et à la réflexion féministes en montrant, en particulier, la part de l'imagination dans l'appréhension et l'interprétation d'un texte, fut-il le texte biblique.

On peut regretter cependant le caractère ardu de ce livre difficilement accessible à un large public étant donné la terminologie de spécialiste utilisée et la grande accumulation de données et de détails fournis qui fait parfois perdre de vue la démonstration en cours. C'est sans doute la rançon du souci d'E.S. Fiorenza de rester crédible dans la communauté scientifique dont elle fait partie mais si nous voulons que « notre héritage devienne notre pouvoir », il faudra savoir le vulgariser plus largement. C'est donc maintenant à d'autres de prendre le relai et de puiser dans cette mine d'observations perspicaces, de données nouvelles et de perspectives stimulantes.

Marceline BRUN, Orléans.

(1) Voir Best Sellers - août 1983.

(2) America - déc. 3 - 1983.

— Notre groupe FHE a publié dans une petite brochure en 1980 l'exposé qu'Elisabeth Schussler-Fiorenza avait donné à la Conférence sur l'Ordination des Femmes (Baltimore, 1978), ainsi que celui de Mary Hunt. Titre du fascicule : *Et nos filles prophétiseront* (édit. CEFA n° 20, 110 FB - CEFA, 58, rue de la Prévoyance, 1000 Bruxelles - 15 FF, 14, rue Saint-Benoît, 75006 Paris).

— Nous possédons en outre la traduction française de l'exposé d'Elisabeth devant la Conférence des évêques américains à Washington, en nov. 83, dans le cadre des travaux de leur commission *Femmes dans la société et dans l'Eglise*. On se souvient que ceux-ci décidèrent alors de s'engager dans le processus d'une lettre pastorale sur le sujet, à venir dans 3 ou 4 ans (voir FHE n° 16-17, p. 66). Sous le titre *Structures patriarcales et communauté de disciples égaux*, l'article est largement inspiré des travaux de l'ouvrage. Notre service de documentation vous le propose pour 10 FF en timbres, 10 p.

Le pape et les femmes au Canada

Lorsque ce bulletin paraîtra, Jean-Paul II aura déjà quitté le Canada. Nul ne peut dire exactement si des femmes se manifesteront publiquement et comment. Nul ne sait, si lui-même, évitera une question qui a mûri là-bas jusqu'à parvenir très largement à la conscience sociale et ecclésiale et avoir même trouvé depuis 1970 dans l'église du Canada des manifestations féministes et des applications pastorales concrètes aussi uniques que durables. Nous nous en sommes souvent fait l'écho et, dans le Bulletin précédent, le dernier en date était un article de Gisèle Turcot, dans *Relations* du mois d'avril, qui fut très amplement repris par la presse quotidienne. Elle n'y cachait pas un *réel malaise* chez beaucoup : « *quant aux féministes et aux femmes qui accomplissent un service pastoral, elles retiennent leur souffle... un grand nombre de femmes n'espèrent plus rien sinon un silence qui, à leurs yeux, éviterait le pire* ». Au-delà de l'événement, la venue de Jean-Paul II aura provoqué un vaste mouvement de prises de paroles, d'approfondissement et de concertation pour les femmes du Canada.

DOSSIERS, PETITIONS, PROTESTATIONS, APOSTASIE...

Depuis, plusieurs pétitions de femmes ont fait l'événement. Parmi elles, nous sont parvenues :

- Celle de 1.730 femmes se manifestant dans le grand quotidien *Le Devoir* du 15 mai 1984. *Soucieuses de transformer la condition des femmes dans l'Eglise*, ces 1.730 FEMMES EN EGLISE (différents groupes dont l'AUTRE PAROLE, D'EVE A NOUS, des représentantes de communauté religieuses) affirment collectivement leur conviction d'être profondément fidèles à l'évangile de Jésus-Christ en œuvrant à la réalisation de leurs aspirations dans l'Eglise et dans la société. Elles s'appuient sur l'argumentation des évêques canadiens lors du dernier synode à Rome.

- LE SOLEIL, du 6 juin, annonçant que le RESEAU D'ACTION ET D'INFORMATION POUR LES FEMMES (RAIF) vient d'adresser un télégramme au pape pour protester contre la béatification de Sœur Léonie, modèle dangereux aujourd'hui d'une femme qui a choisi la mission de servir des hommes-prêtres toute sa vie... *insulte* à un pays dont la charte reconnaît l'égalité de la femme et dont tous les contribuables dépensent par le biais de leurs impôts des millions de dollars pour la venue du Pape.

● Une autre démarche du Collectif de femmes du CENTRE DE SANTE DE MONTREAL va plus loin encore mais la presse l'a divulgué trop tôt en lui donnant le nom de *demande d'apostasie* (LA PRESSE, 6-7 1984). Il s'agit, expliquera la responsable du centre, *non pas d'inviter des femmes — 300 associations et groupes féminins — à renier leur foi mais de leur proposer, si elles le veulent, de se retirer de l'Eglise par l'envoi d'un avis signé à la Chancellerie de l'Archevêché de Montréal, accompagné si possible du renvoi du livret de baptême. L'argument étant que ces femmes ne peuvent pas à la fois soutenir une politique de santé qui n'ignore pas les contraceptifs efficaces, les avortements, les stérilisations, la proportion des lesbiennes et celle des relations sexuelles dès l'âge moyen de 16 ans, et une église qui a les enseignements que l'on connaît en morale sexuelle. Nous ne connaissons pas encore les développements de la démarche, sinon sa résonance immédiate dans l'opinion.*

● LE CONSEIL DU STATUT DE LA FEMME publie dans son officielle GAZETTE DES FEMMES (juillet-août 1984), un dossier annoncé en couverture (avec un livre de messe en couleur et ouvert) : *L'Eglise interpellée par ses filles*. Lynda Cloutier y passe en revue les mouvements, groupes, démarches d'associations féminines et Marie Gratton-Boucher, théologienne, y intervient avec impact et pertinence comme toujours. Ce dossier sera largement cité lui-même par les quotidiens.

DANS L'EGLISE, UN SOUCI GENERAL

Le fait que de nombreuses revues et publications religieuses vont aborder la question des femmes avant la venue du Pape est significatif à double titre : Oui, il y a un problème des femmes dans l'Eglise, mais celui-ci est devenu un souci d'Eglise.

● L'évêque de Saint-Jérôme, *porte-parole de l'épiscopat canadien sur la question féminine*, explique dans une conférence de presse comment l'épiscopat poursuit sa réflexion *avec compréhension et sans paternalisme*. Une demi-journée de la rencontre d'automne des évêques y sera consacrée et ceux-ci pourraient bien *adopter des résolutions avant-gardistes* (il ne s'agit évidemment pas de l'ordination des femmes, précise-t-il). (LE SOLEIL, 26-6-84).

● La CONFERENCE DES RELIGIEUX CANADIENS (mixte) consacre une journée de son assemblée générale (28 mai-2 juin) à l'étude et discussion d'une conférence magistrale de la théologienne Elisabeth LACELLE : *Si l'Eglise s'annonce comme projet d'humanité nouvelle* (15 p. dont nous pouvons fournir la photocopie en attendant leur publication par la CRC - 15 FF).

● La revue PRETRE ET PASTEUR publie son numéro de mai sur *Femmes et pasteurs* (des témoignages de femmes en pastorales, des homélies de mariage, des considérations assez traditionnelles de la part de prêtres et un article de fond plus fouillé de Marie GRATTON-BOUCHER, théologienne à Sherbrooke : *Entrave ou compagne ? L'Eglise du Québec et la libération de la femme*).

● Et jusqu'à la présentation de *L'Eglise aujourd'hui au Canada* dans l'OSSERVATORE ROMANO, hebdomadaire n° 35 du 28 août, qui consacre un long développement à *la place des femmes pour dire qu'elles sont nombreuses à donner tout le sérieux nécessaire au mouvement de renouveau amorcé par le Concile Vatican II qui les invite à agir comme membres à part entière du peuple de Dieu et qu'elles ne sont pas seules à y croire d'ailleurs puisque l'épiscopat canadien manifeste un intérêt particulier pour la situation des femmes dans l'Eglise et la société. Plaidoyer et structures de dialogue, malgré leur*

caractère ponctuel, révèlent une trame de fond où se rejoignent l'aspiration à un changement significatif dans l'Eglise universelle et, ici même au Canada, l'ouverture des Eglises locales à la participation des femmes. Suit un long développement concret où l'on lit encore qu'en 1977, l'épiscopat canadien s'était fixé ces trois objectifs qu'il poursuit aujourd'hui : 1) La formation et la sensibilisation des séminaristes et des prêtres relativement au rôle des femmes dans l'Eglise. 2) La représentation adéquate des femmes dans les comités et les conseils, de même qu'à l'intérieur des structures diocésaines et paroissiales. 3) La reconnaissance officielle des ministères déjà exercés par des femmes.

LES LIVRES AVANT LA VENUE DU PAPE

Excellente idée que d'avoir demandé à des personnalités très diverses : *Que diriez-vous au Pape si vous aviez l'occasion de vous entretenir avec lui lors de son passage parmi nous ?* Cela libère à la fois la parole, le style direct, les réactions vraies et les réflexions les plus profondes : « Tirez-vous une chaise et causons », dira celui-ci, « Ne venez pas en boss mais en frère, si le frère y est nous écouterons aussi le boss »... « On ne vous aime pas beaucoup dans mon milieu, je vais essayer de vous expliquer » (une jeune militante Action Catholique Ouvrière). Les femmes y parlent de leur souci d'Eglise. *Les apparences et la réalité* : « entendez-vous le cri des sans voix ? » — et l'Eglise se soucie d'elles : « Saint Père, à quand la participation égale de l'homme et de la femme dans l'Eglise ? », demande ce curé : « Quand le discours sur les droits humains à l'égalité se traduira-t-il dans l'Eglise ? Il est bien beau de défendre les droits des opprimés mais ceux des femmes dans l'Eglise ? »

Place est faite aussi à plusieurs chapitres dédiés particulièrement aux *Paroles de femmes*. Ce seront : *Situations méconnues* (Monique Dumais, l'AUTRE PAROLE). *Des principes immuables ?* (Monique Bernier, jeune mère de famille), *Une situation ambiguë* (Sœur Claire Richer, s.s.a. curé de paroisse) et *Pourquoi refuser le sacerdoce aux femmes ?* (Miraim Tees).

Sous la direction de Louise BOURBONNAIS et Denise ROBILLARD. *Réactions et réflexions de chrétiens d'ici à Jean-Paul II, évêque de Rome* (Fides 1984, 157 p.).

— *Jean-Paul II une église au rendez-vous*, illustré, 160 p. - éd. Paulines) est nettement plus populaire mais ne manque pas pour autant de réflexions sur la question des femmes. Ce seront de nombreuses références historiques, d'abord, sur la part capitale prise par celles-ci depuis la fondation bien catholique de pays ; ensuite sur *Chrétiennest et féministes par amour et par raison ; l'extansion des droits et du rôle des femmes dans la société est un projet de justice qui ne contredit pas l'Évangile*, de Marie GRATTON-BOUCHER et *Homme et femme Il les créa. Les commentaires de Jean-Paul II sur les premiers chapitres de la Genesse rejoignent souvent la vision contemporaine du féminisme chrétien. Heureuse syntonie que l'avenir pastoral du pontificat devra confirmer.*

M.Th. van LUNEN CHENU, Bourgogne.

ETATS-UNIS

Controverse sur une nouvelle traduction biblique.

Benoîte Groutl fait référence à une traduction non-sexiste de la Bible. Nous avons recherché dans notre numéro 15 l'information que nous avons donné p. 47.

Dieu n'est pas seulement Dieu le Père, mais « Dieu Père (et Mère) », et Jésus est « l'enfant de Dieu » et non plus le Fils de Dieu, selon le nouveau recueil de textes bibliques à l'usage liturgique, établi par des théologiens protestants américains et qui vient d'être publié par le Conseil National américain des Eglises (organisme qui regroupe 32 églises protestantes et orthodoxes comptant 40 millions de membres). Ce lectionnaire de 112 pages — le premier tome d'un ouvrage qui en comportera trois — se propose d'éliminer toutes les connotations sexistes du langage utilisé dans les services religieux et offre, dans ce but, 209 textes reformulés à utiliser « sur une base facultative et expérimentale ». Parmi les nombreuses modifications on constate que Dieu n'est jamais désigné comme le Seigneur mais comme le Très-Haut (the Sovereign One); le verset Matthieu II, 27 devient : « Tout m'a été remis par (Dieu) mon Père (et Mère). Nul ne connaît l'Enfant si ce n'est Dieu, et nul ne connaît Dieu si ce n'est l'Enfant, et celui (ou celle) à qui l'Enfant veut bien révéler Dieu ».

Dès avant sa publication, le livre a suscité une vive controverse. Le Conseil National des Eglises a reçu, depuis que le travail de rédaction a commencé il y a trois ans, quelques 10.000 lettres pour protester contre le projet. Et tandis que, lors de sa publication, une organisation méthodiste pour la promotion du rôle de la femme dans l'église appelait les 38.000 églises locales et les 9,5 millions de fidèles de cette

église à utiliser les nouveaux textes, les responsables de plusieurs autres églises, dont l'Eglise Orthodoxe Grecque et l'Eglise Luthérienne d'Amérique, déconseillaient leur usage.

Chauvinisme mâle.

Dans leur introduction les rédacteurs (cinq hommes et six femmes) affirment qu'un chauvinisme mâle caractérise non seulement les traductions anglaises mais aussi les textes hébreux et grecs des manuscrits de l'Ancien et du nouveau Testament, et que les lectures prises dans des traductions traditionnelles excluent la moitié des assistants des services dominicaux, c'est-à-dire les femmes. A leur avis, le langage biblique concernant Dieu le Père a été utilisé pour étayer l'autorité excessive des pères terrestres.

Ils notent que dans plusieurs passages de l'Ancien Testament, Dieu est comparé à une femme, accouchant ou donnant le sein, et soulignent que tout portrait de Dieu est métaphorique. Ainsi, dans le livre d'Isaïe, Dieu est dépeint comme portant et allaitant son peuple, à l'image d'une femme, tandis que dans un autre passage Dieu dit : « comme celui que sa mère console, ainsi je le consolerai ».

Pour remplacer l'image masculine donnée à Dieu et à Jésus, le recueil propose notamment de supprimer le pronom masculin quand il s'agit du Christ ressuscité, et de substituer au mot « frères » l'expression « frères et sœurs » ou « amis ». « Nous savons que Dieu n'est pas un être sexué », explique un des traducteurs, que Dieu n'est pas masculin ou féminin, mais qu'il est au-delà du sexe.

Si « Père » doit être compris comme désignant un Dieu qui serait littéralement masculin, disent les traducteurs, alors cette conception exprimerait une idolâtrie.

Critique.

En revanche, les théologiens plus traditionnalistes ne se privent pas de critiquer ces opinions. Le théologien Donald Bloesch estime qu'elles mettent en question la doctrine de la Trinité — Père, Fils et Saint Esprit — et que le Dieu Mère-Père fait penser à deux déités dans une « dyade ». La théologienne Elisabeth Achtemeier, pour sa part, décèle dans les formulations de la nouvelle traduction le reflet d'un paganisme pré-chrétien et pré-israélite, vénérant des déesses. Et les rédacteurs de la version officielle de l'ensemble de la Bible, dont une nouvelle édition est en préparation, prennent leurs distances par rapport au lectionnaire. Ils se proposent d'utiliser avec modération un langage « inclusif », par exemple en substituant « humanité » à « homme », mais refusent d'aller plus loin. Leur Président, Bruce Metzger, professeur à Harvard, dit : « Les modifications introduites dans les formulations concernant Dieu reviennent à réécrire la Bible. Comme chrétien et comme théologien, je trouve cela totalement inacceptable ».

AFRIQUE ET MADAGASCAR

Le Comité permanent du symposium des conférences épiscopales d'Afrique et de Madagascar (SCEAM) a élu un nouveau président : le Cardinal Joseph Malula, archevêque de Kinshasa (Zaïre). Les 120 participants à l'assemblée plénière 1984, dont le thème était : « L'Eglise et la promotion humaine en Afrique aujourd'hui » ont invité en particulier les conférences épiscopales à se joindre aux efforts réalisés en vue d'une réelle promotion de la femme en Afrique.

SUISSE

Genève : Comité Central du Conseil des Eglises (COE).

Pourquoi n'est-ce pas une femme qui a été élue au secrétariat général du COE ?

Parce qu'aucune Eglise n'a proposé de candidate. Ces dernières années, la présence de femmes aux postes de responsabilité a même régressé.

Le débat ouvert sur l'ordination des femmes, au sein du COE, favorise-t-il ou freine-t-il la marche vers l'unité ? La question est d'importance : Ce qui pour l'Eglise orthodoxe est question de doctrine, pour d'autres Eglises est question de justice.

Mais plus que la participation des femmes à la vie des Eglises et du COE, ce qui semble plus difficile (et plus important), c'est l'intégration des préoccupations globales des femmes dans l'ensemble du travail du COE.

(Source BIP n° 937).

ALLEMAGNE

Femme-Eglise : point mort.

La *Communauté des femmes catholiques allemandes* (KFD) (1) s'est résolument prononcée pour la tenue d'un nouveau synode allemand en 1985, notamment pour discuter parmi les *questions brûlantes* qui préoccupent particulièrement la base, celle de la situation des femmes dans l'Eglise. KFD est la plus grande association féminine catholique en RFA. Sa proposition pourtant n'a pas rallié la majorité des organisations représentées au sein du Comité Central des Catholiques Allemands (ZDK) ; celles-ci sont généralement gérées par des hommes.

A la place, on a adopté une décision de compromis en chargeant une commission d'examiner et de clarifier les diverses idées. Ceci n'a pas empêché la présidente de la KFD, Dr Irène Schmale, de constater que depuis la lettre pastorale des évêques allemands de 1981 sur la position des femmes (3) aucune évolution significative ne s'est faite jour dans la pratique. On décèle plutôt des tendances à une restriction de l'activité des femmes.

Parmi les faits caractéristiques de la situation actuelle :

- il n'y a guère de femmes occupant des postes de responsabilité dans les structures de l'église allemande, ni dans les évêchés, ni dans le secrétariat de la conférence épiscopale, ni dans le ZDK.
- Depuis des années, une seule femme occupe un poste de professeur de théologie.
- On fait le silence autour de la théologie féministe.
- Généralement, on ne permet à des femmes laïques de distribuer la communion que lorsque les prêtres, les hommes laïcs, les religieuses manquent.
- La controverse autour des filles-enfants de chœur continue.
- La demande, ratée il y a dix ans par les évêques allemands de permettre l'accès des femmes au diaconat reste toujours sans réponse.

(Publik-Forum, 25-5-84).

Les femmes dans les Eglises luthériennes.

Après de nombreuses discussions, l'assemblée plénière de la *Fédération Luthérienne Mondiale* réunie à Budapest du 22 juillet au 5 août dernier, a décidé que, désormais, 40 % de ses délégués ainsi que des membres de ses commissions devraient être des femmes.

Il n'a manqué que 25 voix, sur les 320 membres de l'assemblée, à la candidate danoise Bodil Soelling, pour devenir présidente de la FLM ; l'évêque hongrois Zol-

tan Kaldy a finalement été élu. Enfin l'assemblée a désigné quatre femmes pour présider les quatre commissions permanentes du Comité Exécutif de la fédération.

On verra là les signes du progrès qu'a fait la cause des femmes dans les églises luthériennes. Progrès qui ressort d'ailleurs d'une étude de la F.L.M., publiée au printemps dernier (1) et selon laquelle plus des trois quarts des 70 millions de Luthériens dans le monde appartiennent à des églises qui admettent des femmes pasteures. Celles-ci ne forment encore bien sûr qu'une minorité : elles sont moins de 2 000 sur un total de 30 000 pasteurs.

Des 97 églises, membres de la Fédération, 38 pratiquent l'ordination des femmes ; celle-ci étant surtout répandue dans les églises d'Europe et d'Amérique du Nord. Toujours d'après cette étude, l'ordination des femmes découle à la fois de l'accroissement du nombre d'étudiantes en théologie et du manque de pasteurs. Elle conclut à la nécessité de continuer les recherches sur la question.

Par ailleurs sur un autre rapport, également publié par la F.L.M. indique les résultats d'un séminaire tenu à Genève en 1983 sur les conceptions luthériennes du sacerdoce et de la pastorale dans leur rapport au rôle des femmes dans le ministère, à l'ordination des femmes dans l'Eglise et aux autres tâches assumées par les femmes. Ces questions sont étudiées à la lumière de l'histoire de la théologie, de la socialisation, des styles, structures et systèmes de gouvernement de l'Eglise dans le passé, ainsi que de l'histoire de l'éducation et de l'émancipation des femmes.

(plusieurs sources compulsées
KNA et Publik-Forum).

(1) Katholischen Frauengemeinschaft Deutschlands.

(2) Zentralkomitee der Deutschen Katholiken.

(3) Message du 21-9-1981, in *Documentation Catholique*.

(1) Etude et enquête préliminaire publiées comme n° 18 de la collection *Documentation de la F.L.M.*, sous le titre : *L'ordination des femmes dans les Eglises luthériennes*.

PAYS-BAS

Les Commissions diocésaines Femmes-Eglise - Breda.

En vrai dernier, Mgr H. Ernst, évêque de Breda, a promu comme organe diocésain officiel le groupe de travail « Femmes et Foi » qui existait depuis quelques années dans son diocèse. De par son objectif, celui-ci diffère quelque peu des groupes officiels similaires existant dans l'archidiocèse d'Utrecht (depuis novembre 83) et dans le diocèse de Bois le Duc (depuis janvier 83). « Notre but n'est pas d'assurer avant tout aux femmes une position d'égalité dans l'Eglise », assure la présidente Liane Troch. « Il nous semble beaucoup plus important d'amener les femmes à prendre conscience de leur propre identité et de ce que signifie la loi pour elles. Cette prise de conscience n'est pas dirigée contre l'Eglise bien qu'il ne soit pas exclu qu'elle donne lieu à des frictions ».

Selon ses statuts, le groupe devra porter une attention particulière aux femmes qui perçoivent l'Eglise comme une puissance les méconnaissant et les discriminant, aux femmes pour lesquelles l'Eglise est principalement une institution de commandements et d'interdits, qui parle un langage souvent incompréhensible, qui n'envisage les fidèles que sous l'angle d'une différence « naturelle » voulue par Dieu entre les hommes et les femmes ; différence sur une répartition des rôles selon le sexe.

Mgr Ernst estime, lui, que « les changements qui se sont opérés dans la conscience qu'ont les femmes de leur identité, ne

peuvent pas ne pas se répercuter sur la foi et l'Eglise ». Au contraire, ils sont nourris par une réflexion sur la foi de l'Eglise telle que celle-ci ressort de l'écriture.

Utrecht, Bois le Duc et les autres.

Les groupes de travail des diocèses d'Utrecht et de Bois le Duc se sont entretemps présentés au public en éditant, l'un une brochure, l'autre un dépliant, ces publications, fort bien rédigées et illustrées, décrivant les objectifs et les méthodes de travail des groupes, en invitant les femmes (et hommes) intéressés à se mettre en contact avec eux.

Les noms et adresses des membres des groupes facilitent ce contact. On remarque d'emblée qu'elles n'ont pas craint l'une et l'autre d'évoquer la situation par des desins d'humour très bien enlevés (1).

Un groupe de travail similaire s'est récemment constitué dans le diocèse de Haarlem, et attend son officialisation par l'autorité épiscopale. Un processus semblable a été mis en route dans les diocèses de Groningue et Rotterdam, les femmes rencontrant peu de compréhension de la part de l'évêque, se sont constituées en groupe de travail *autonome*.

(Trouw, 28-7-84).

FRANCE

Hélène Engel, une des deux fondatrices, il y a -10 ans, de l'ACAT (Action des Chrétiens contre la Torture), vient de nous quitter à l'âge de 82 ans. Intrépidité, sobriété et modestie ont caractérisé toutes ses actions. Elle revenait de Suisse où se prépare la première rencontre des ACAT d'Europe (Allemagne, Italie, Suisse et France).

Nous avons particulièrement apprécié le témoignage qu'elle nous avait apporté au Colloque de Lyon en 1982.

(1) Dépliant de Bois le Duc et fascicule d'Utrecht, tous les deux sous le titre *Vrouw en Kerk* (femme et église).

On en trouvera ici-même quelques desins évocateurs.

ALLEMAGNE

COLLECTIF *Wähle die Menschen* (« Choisis les hommes »), Comité Christenrechte in der Kirche, c/o Anne Jensen, Charlottenstr. 21, 7400 Tübingen R.F.A. Dans cette évaluation critique, le *Comité allemand des Droits des Chrétiens dans l'Eglise* prend position sur la question de l'avortement, en réaction à la campagne « Choisis la vie » que mènent le Comité Central des Catholiques allemands et la conférence épiscopale contre la libéralisation de l'avortement par la loi de 1976. Etude très approfondie, élaborée en étroite collaboration avec des médecins, psychologues, conseillers sociaux, qui se trouvent quotidiennement confrontés avec le problème de l'avortement, et dont l'expérience et le témoignage sont mis en regard des thèses de la théologie officielle. Tout en dénonçant sans ambiguïté l'avortement comme un mal à éviter autant que possible, les auteurs estiment que l'Eglise officielle est partie en guerre en se trompant d'adversaire puisqu'elle ne prend pas assez en compte les vrais problèmes — en particulier ceux des femmes — et leurs sources, et ils plaident la cause de la conscience personnelle.

M. L. C.

FRANCE

Articles : *Une moitié d'église pour la moitié du ciel : lieux et thèmes des mouvements de femmes dans l'Eglise. Une clarification.* Philippe Lécivain, dans *Cahiers de l'Actualité Religieuse et Sociale* - n° 290, juin 84, p. 375-382. (Une bonne mais courte synthèse).

Sous le titre *De la femme et du sacerdoce*, on trouve dans *La Revue de l'Alliance Internationale Jeanne d'Arc*, n° 41, 2^e trimestre 84, pp. 12-20, sous la plume de la théologienne Catherine Capelle, une critique approfondie d'un article *De la femme et du sacerdoce*, Jean Borelli, *La pensée Catholique*, n° 207, nov.-déc. 83.

CENTRE PROTESTANT D'ETUDES - Groupe « IBSO », *Réflexions théologiques au féminin*, août 1983, 47 p., 7, rue Tabazan, 1204 Genève - 6 FS. Des réflexions profondes, servies par la poésie [on en jugera ici-même par *Enquête d'une parole enracinée* (p. 34)] et la solidarité d'un groupe. Textes courts et plaisants, éclairages divers qui renvoient à l'essentiel.

M.-Th. L. C.

« L'écriture n'est pas gratuite. Pas de flonflons ou de joliesse ? Du nécessaire, de l'impérieux, de l'essentiel. La parole des femmes n'est plus que broderies et fines dentelles. Elle est encore cela parfois mais elle est aussi chair et sang et larmes et colères. Joies et beauté aussi. La femme se parle, parle après avoir été parlée mendant des siècles ».

(Monique Roy, *Le Devoir*, 16-7-77, p. 12).
(Canada 1977, Monique Roy, *Le Devoir*, 16-7-77, p. 12).

La langue française est-elle misogyne ?

Si les pages qui précèdent vous ont donné envie de pousser plus loin votre exploration, plongez-vous dans le n° 19-20 de *Médias et langage*, bimestriel dirigé par Alain Fantapié, 10, bd Raspail, 75007 Paris.

Ce numéro (20 F) qui nous permet de découvrir une revue fort bien faite, présente, pp. 20 à 64, *La langue française au féminin*. Ce dossier substantiel et très varié se lit avec beaucoup de plaisir, d'étonnement parfois — Christine Ockrent, que l'on aurait pu croire plus décidée en ce domaine, de conclure : *Je suis « rédacteur », il n'y a rien à faire (!)* — On y trouve des plumes contemporaines (tiens ! le « sexe grammatical » jouerait-il dans l'autre sens ?) représentatives des divers milieux, partis, mouvements, arts... Des mots d'auteur nous font parfois saisir, avec force et humour, d'où nous revenons. Enfin ces pages nous rendent plus sensibles aux enjeux linguistiques, sociaux, philosophiques, pragmatiques... dont il est question en réalité. Abordant tantôt la recherche fondamentale, tantôt le très concret, elles donnent des exemples en d'autres langues et suggèrent des pistes d'action à la portée de chacun-e.

E. B.



La famille en évolution.

Une étude (1) objective et remarquable de la sociologue Eveline Sullerot sur les diverses conséquences — juridiques, fiscales et sociales — du statut matrimonial en France hier et aujourd'hui. La richesse des analyses et propositions formulées dans ce rapport en font un document unique, dans un domaine qui n'avait été, jusqu'à présent, jamais abordé dans sa totalité. Et pour cause ! La famille, cellule de base la plus évidente, a évolué davantage en dix ans qu'en deux cents... Si l'on a observé ce phénomène ces dernières années, on ne l'a perçu que partiellement. Avec le document précis et détaillé d'E. Sullerot, on est bouleversé ! C'est toute l'évolution de notre société, quant aux relations Homme-Femme, qui y est traitée.

Aucune intention moralisatrice, au sens traditionnel du terme, mais des constatations : la baisse de la nuptialité, la montée en flèche de l'union libre et des divorces, le rejet de l'interdit en matière sexuelle, l'identique liberté pour femmes et hommes, la prééminence du couple sexuel sur la famille, le mépris de la sécurité et de la durée dans le mariage, la maîtrise de la fécondité, l'autorité parentale, les conséquences juridiques fiscales et sociales du statut matrimonial, le rôle des médias, l'équité entre les sexes, la neutralité entre mariage et concubinage, l'intérêt des enfants, les enjeux de société... autant de sujets traités et approfondis à l'appui de faits recueillis et étudiés.

D. C.-H.

(1) Le statut matrimonial et ses conséquences juridiques, fiscales et sociales : Rapport et avis présenté au nom du Conseil Economique et Social par Eveline Sullerot (Direction des Journaux Officiels, 26, rue Desaix, 75015 Paris - prix : 27 F - N° 4021).

Fac-similé d'une page de la Bibliographie analytique

« L'Eglise et les Femmes »

227. Réconcilier : prendre nos corps à cœur.
Femmes et Hommes dans l'Eglise, n° 12, mars 1983, pp. 1-34.
- Entre le corps exclu des femmes et le corps de l'Eglise, qui pourtant affirme la communion, il y a césure. D'autant plus béante que la communauté des nations, elle, travaille activement à la dépasser. La théologie féministe ouvre une fenêtre, donne à entendre la parole que les femmes retrouvent aujourd'hui dans leur corps, à partir de leurs expériences de libération et de leurs efforts pour un autre type de relation.
- . LORENZO (Bernadette).- Corps féminin et Eglise chez les femmes mystiques, pp. 5-7.
 - . WEBER (Eugène).- Le corps et ses raisons, pp. 8-14.
 - . LUNEN CHENU (Marie-Thérèse van).- Corps perdu, corps retrouvé, p. 18.
 - . SINGLES (Donna).- Mon corps, cet ami blessé, p. 21.
 - . HALKES (Catharina).- Point de vue de femmes et théologies, pp. 30-32.
- ...
228. HOULE (Lise).- La place de la femme dans l'Eglise : de Marie à Theresa Kane.
Femmes d'ici, Montréal, vol. 16, n° 7, pp. 8-10.
- Survol historique de la situation de la femme dans l'Eglise, de Jésus à nos jours.
229. Nous les femmes, ... les ministères dans l'Eglise.
Réforme, n° 1980, 2 avril 1983, pp. 6-7.
- Témoignages de femmes pasteurs et réflexions théologiques sur la Résurrection, l'Eucharistie.
230. ROCHE (Garry).- Le ministère en Mélanésie.
Pro Mundi Vita, Ministères et communautés, n° 36, avril 1983, pp. 2-9.
- Quel dommage serait causé à l'Eglise si l'on changeait les critères traditionnels de l'ordination sacerdotale ? A-t-on jamais étudié jusqu'à quel point le manque d'un culte eucharistique régulier nuit à l'Eglise locale ? Question posée aux évêques et à leur responsabilité d'appeler au sacerdoce.
231. RAUGLAUDRE (Claudie de).- Lettre à Emile Marcus, évêque de Nantes.
Echanges - Notre Combat, n° 172, avril 1983, pp. 29-30.
- A propos d'une réflexion "Qu'est-ce qu'un prêtre ?", parue dans Panorama aujourd'hui (mars 1983), interpellation sur l'ordination des femmes.
232. PINTASILGO (Maria de Lourdes).- Les femmes dans la société et dans l'Eglise.
 Conférence prononcée à la session du Centre théologique de Poitiers, les 8-9 mai 1982.
Les "Cahiers", du Centre Théologique de Poitiers, n° 4, 1983, pp. 9-41.
- Un véritable changement a eu lieu au niveau de l'être-femme et de son rôle dans la société. Le changement intervient au plan juridique, au plan économique et social, au plan culturel.
 L'analyse des ressorts du sexisme dans l'Eglise nous met face à un
- .../...

BIBLIOGRAPHIE BIBLIOGRAPHIE BIBLIOGRAPHIE BIBLIOGRA

Claudette MARQUET, *Femme et homme il les créa*, éd. des Bergers et des Mages, diffusion Librairie protestante et Labor et Fides, 190 pp.

On ne peut pas présenter Claudette et son livre mieux que ne le fait Suzanne Tunc dans *La Croix* du 6 sept. : *Claudette Marquet parle et écrit avec un savoureux mélange d'humour, d'exégèse sérieuse et de foi profonde*. En 190 pp., celle-ci réussit donc à nous présenter un dossier fort intelligent et approfondi : elle montre comment *traduction* et *trahison* ont la même racine et comment le glissement de l'une à l'autre empêtra si souvent le statut féminin. Pour illustrer ce propos, elle nous présente une exégèse minutieuse du *voile sur la tête des femmes en signe de soumission* et non plus comme le signe de la *dignité des femmes à prophétiser* (1 Co, 11) ; de même celle du titre de *diaconesse* que les traducteurs ont réservé à cette active Phœbé dont le texte primitif grec nous disait, en Rm 16, que telle ses collègues masculins *ministres*, elle se fatiguait dans la surveillance et le service pour le Seigneur. On trouvera aussi mention de commentaires récents sur la Genèse, bref un dossier compétent et bien informé, plus que cela, un bref ouvrage où l'auteure, pasteure et théologienne, se montre elle-même inspirée et rend témoignage du pourquoi de ses convictions. Pour nous catholiques, un cadeau œcuménique.

M.-Th. L. C.

« La parole n'a pas d'issue
où le corps ne passe pas »,

Eliane VERNA, *La Coïncidence*,

Colette MARTIN-MAGNENAT, *La transforme ou la bible à l'an vert*, collect. Femmes, éd. Michel Bettex, Genève, 1983 - 185 p.

C'est une intrépide aventure où nous entraîne Colette Martin, non seulement un constat féministe de la vie à l'envers mais un décryptage des sens symboliques de la bible jusqu'à ce qu'il faille, pour bien comprendre celle-ci, savoir la lire à l'envers.

Colette Martin fait preuve, il est vrai, de compétences et talents — dont la poésie n'est pas le moindre — qu'on n'est pas accoutumé à trouver réunis : théologienne de l'Eglise Réformée, elle fut institutrice ; elle a sept enfants, une pleiade de petits-enfants, un amour extraordinairement jeune et gratifiant de la vie, sans compter une culture ésotérique très vaste compter une culture ésotérique très vaste.

Mais nous pourrons fort heureusement la lire chacune et chacun à notre mesure... savourer son merveilleux poème de vie et d'appel à l'Unité, comprendre son exégèse, se laisser solliciter par son intuition qui sait lire les deux côtés de la réalité jusqu'à en appeler à la *métamorphose comme au fondement même de notre existence*. D'autres la suivront plus loin encore jusqu'à cette *transforme* qui, en retrouvant le sens initial et initiatique de la Bible, propose aux femmes de *lire leur malédiction en bénédiction*, et à tous, hommes et femmes, de retrouver l'Unité.

M.-Th. L. C.

Rien ne s'écrit sans quelque exil.

Julia Kristeva.

NOS EDITIONS

Tous les exemplaires de l'ancienne série, encore disponibles	5 F
Les numéros 1 à 6 de la nouvelle série	10 F
Le numéro 7, <i>Culte marial et psychanalyse</i>	}
Les numéros 8 et 9, <i>spéciaux anniversaire</i>	
Le numéro 10, <i>Des évêques s'engagent</i>	
Le numéro 11, <i>Les femmes aussi font l'Eglise</i>	
Le numéro 12, <i>Prendre nos corps à cœur</i>	
Le numéro 13, <i>Feue La Virilité</i>	20 F
Le numéro 14, <i>Re-Concilier</i>	20 F
Le numéro 15, <i>Jésus, Marie, mais où est donc passé Joseph?</i>	20 F
Les numéros 16-17, <i>Religieuses-femmes</i>	35 F
 Aux Editions CEFA, Bruxelles, trois brochures :	
<i>Saint-Jean de la Croix est-il féministe?</i> , Yvonne Pellé-Douël	8 F
<i>Pour une liturgie non-sexiste</i> , quelques textes et expériences	12 F
<i>Et vos filles prophétiseront</i> , deux théologiennes parlent de l'Eglise de demain. Elisabeth Shüssler-Fiorenza, Mary Hunt	15 F
Dossier du colloque de Lyon - 1982 : <i>Des femmes aussi font l'Eglise</i>	30 F
 Dossier Plate-Forme Familles :	
<i>Familles et sexualité, Interrogation chrétienne 1980</i>	20 F
Bibliographies analytiques : <i>L'Eglise et les femmes</i> , 1980-82	20 F
1978-80 et 1983..	25 F

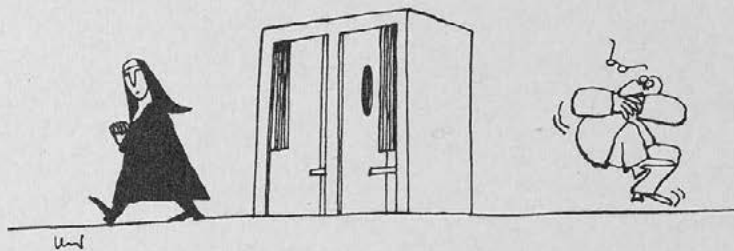
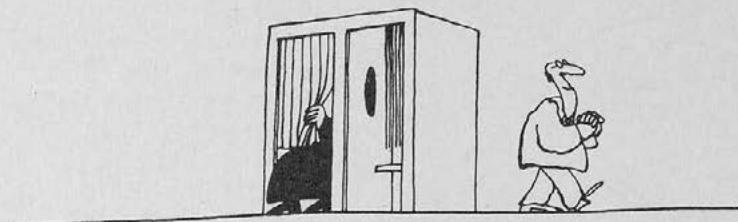
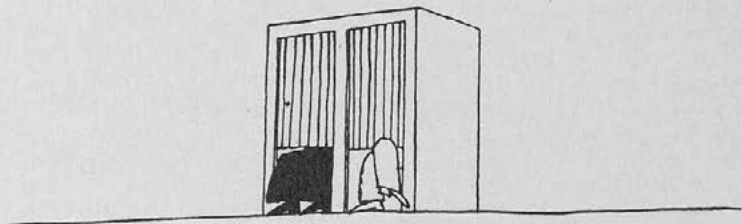
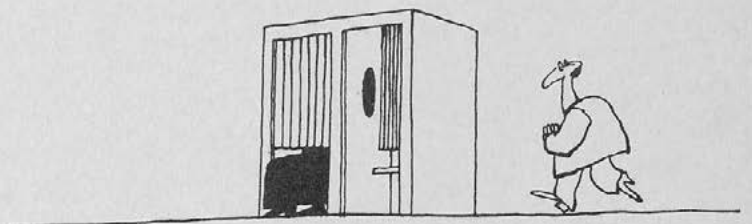
Ce numéro : 30 F

ABONNEMENTS 1984 (partant de janvier)

France et Europe : 80 F — Autres pays : 90 F

A verser au CCP Paris 1612-25 A, Femmes et Hommes dans l'Eglise
14, rue Saint-Benoît, 75006 Paris

Ce numéro de « Femmes et Hommes dans l'Eglise » a été préparé par Madeleine BACH-GENY, Edith BERNARD, Joëlle et Alain CHABERT, Blandine de DINECHIN, Anne FORTIN, Henri-Jacques STIKER, Marie-Thérèse van LUNEN CHENU.



Directeur de Publication : Marie-Thérèse van Lunen - Commission Paritaire n° 63-173.
Réalisation : Imp. La Vie Nouvelle, 27, rue Linné, 75005 Paris.
Dépôt légal : 3^e trimestre 1984.